

**ABONNEMENTS.**

UN AN.

Canada..... \$3.00  
Etats-Unis (en or)..... 3.50  
(payable d'avance.)

SIX MOIS.

Ganada..... \$1.50  
Etats-Unis..... 1.75  
(payable d'avance.)

Les lettres dans les dix premiers jours de l'année sont comprises dans le prix de l'abonnement.

V. B. — L'abonnement et les frais de poste pour l'Europe et les Etats-Unis sont variablement payables d'avance.

L'Édition paraît le mardi et le vendredi.

Voir notre annonce à la quatrième page.

# LE FRANC-PARLEUR

CRÉDITI · PROPRIÉTÉ · QUOD · LOCUTOR · SVN.

**TARIF DES ANNONCES.**

Première insertion, par ligne... 50 cts  
Chaque insertion suivante do... 0.02  
Une remise libérale est accordée pour les annonces à long terme.

Toute correspondance, etc., doit être munie d'une signature responsable.

**REDACTION**

Les lettres et manuscrits destinés à la rédaction doivent être adressés à M. ADOLPHE OUMET, RÉDACTEUR EN CHEF du Journal Le Franc-Parleur.

Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

BUREAUX : 22, RUE SAINT-GABRIEL.

ADOLPHE OUMET, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

PRIX : \$3.00 PAR AN

FEUILLETON DU "FRANC-PARLEUR"

## LES IDOLES

PAR RAOUL DE NAVERY.

(Suite et fin.)

XVIII

LIPP-LAPP

On soupait encore dans la maison de la rue Gil-le-Cœur où Mathusalem tenait sa table d'hôte, mais depuis quelque temps la Pègre ne riait plus, et le brocanteur lui-même paraissait quelquefois inquiet. Il se débarrassait rapidement de ses marchandises, et souvent la Naine passait les nuits à démarquer de magnifique linge, dont les couronnes bordées attestaient la provenance. De plus, on avait installé dans la cuisine de la Naine un fourneau sur lequel Mathusalem fondait des lingots dont il ne se hâtait point de se défaire.

Loin de diminuer, cependant, sa clientèle augmentait.

Pour la satisfaire, Mathusalem fut obligé d'installer un dortoir, comme il avait un table d'hôte.

La plupart de ses habitués préféraient rester dans ce bouge que de chercher des garnis compromettants.

Chaque jour on apprenait une arrestation nouvelle.

L'orangerie de Versailles était remplie de bon nombre de pensionnaires du brocanteur, et ceux qui n'y étaient point encore allés faire un voyage ne semblaient guère rassurés sur l'avenir.

Le plus éraintif était Marc Mauduit, dit Fleur-d'Echafaud.

Le grade qu'il avait occupé dans l'armée des fédérés, sa participation indéfectible au massacre des otages, au pillage de la Légion-d'Honneur et des Tuileries, à l'incendie des Finances et des maisons de la rue de Lille, lui faisaient préférer la vie obscure qu'il traînait rue Gil-le-Cœur, l'existence tapageuse et bruyante menée par lui avec une clique dorée dont il était l'oracle.

Le costume de Fleur-d'Echafaud avait subi la même transformation que ses habitudes.

Au lieu de l'élegant paletot, de la cravate à la mode, il portait la blouse de toile bleue ouverte en avant, rejetée en arrière, laissant voir tout le col de la chemise, et un foulard de nuances vives noué avec une négligence étudiée ; une perruque noire cachait la nuance fauve de ses cheveux. Alors, la casquette sur l'oreille, un cigare d'un sou à la bouche, les mains dans les poches, il ressemblait à s'y méprendre à un jeune menuisier en train de faire le lundi. Il est vrai que le lundi se renouvelait chaque jour.

Fleur-d'Echafaud avait eu soin de changer de domicile, le quartier de Mathusalem lui paraissait plus hospitalier que les grands centres.

Avant de recommencer en grand ses opérations, il attendait que la situation politique se fût dessinée, que la justice en eût fini avec les membres de la Commune, et la foule de misérables qui les avait suivis dans leur route sanglante.

Jamais du reste, la Naine ne veilla avec plus de soin sur Fleur-d'Echafaud qu'à partir du moment où elle constata qu'il était tout entier à sa discrétion.

A la voir le couvrir de son regard ardent, l'entourer de prévenances, les pensionnaires de Mathusalem répétaient une plaisanterie qui leur procurait inévitablement la même gaieté, gaieté à laquelle s'associait Fleur-d'Echafaud.

— La Naine, disaient-ils, tu épouseras le beau Marc.

Un jour, le monstre répondit d'une voix sombre :

— Eh bien ! oui, je l'épouserai, et à l'église encore...

— Toi ! tu crois donc en Dieu ?

La Naine eut un hideux sourire :

— A l'abbaye de Monte-à-Regret... répondit-elle.

Cette fois Fleur-d'Echafaud ne rit pas, et un frisson passa dans ses membres.

A partir de ce jour, une vague inquiétude le prit. En somme : quel lien l'attachait à la Naine ?

Aussi loin que remontaient ses souvenirs, il voyait en face de lui cette chauche informe le saisissant de ses bras démesurés et l'emportant avec la rapidité du vertige. Puis

il se rappelait la baraque du saltimbanque qui l'avait proprement assoupli, désossé, mis à même de gagner sa vie sur le tremplin, la corde et le trapèze, avec la permission de monsieur le Maire...

La Naine était revenue bien plus tard, l'avait repris au saltimbanque et placé dans une pension en lui interdisant, sous les menaces les plus terribles, de révéler le métier qu'il avait exercé pendant cinq ans. L'orgueil l'eût fait comprendre au petit Marc, quand bien même la Naine ne lui eût pas réitéré cette recommandation.

Quand il eut fini ses études, elle parut l'abandonner à lui-même ; peut-être même quitta-t-elle Paris ; il la retrouva en qualité de servante dans la cambuse de Mathusalem, mais alors il faisait déjà partie de la bande des *Casquettes noires*, et frayait avec Jean Machû, dit Rat-de-Cave.

— Cette misérable aurait-elle un but caché ? se demanda un jour Fleur-d'Echafaud et serait-il vrai...

Il n'acheva pas, mais poursuivi par une crainte vague, il se promit de quitter l'hospitalière maison du brocanteur, dès qu'il lui serait possible de se créer une identité nouvelle, et de passer à un autre avatar.

L'incendie de l'Hotel-de-Ville, en détruisant les actes de naissance, donnait sous ce rapport bien des facilités, et un jour viendrait où Fleur-d'Echafaud irait à ce sujet réclamer l'appui de l'abbé Sulpice.

Sa part du vol de cent mille francs, le produit de récents pillages permettaient à Fleur-d'Echafaud de se constituer six mille francs de rente. Il aurait donc à choisir entre la vie paisible d'un bourgeois et le sort aléatoire d'un chevalier d'industrie.

Se couler dans la peau d'un honnête homme lui paraissait plus sûr. S'il devait plus tard rentrer dans les affaires, ce serait en grand. Il tâcherait de se faufiler dans une société industrielle patronnée par de vieux noms, il jouerait à la bourse, il deviendrait courtier marron, et parviendrait peut-être à se faire une vraie fortune.

Qui, mais ce rêve caressé durant de longues nuits avait pour envers une réalité terrible. S'il est une amitié tenace, c'est celle des gens malhonnêtes. Ils ne s'attachent pas, ils se cramponnent. Ils ne laissent parvenir un des leur à une situation enviable que pour en tirer parti plus tard. Ils deviennent les sangsues persistantes de celui qui, sorti de la basse pègre, finit par tenir le haut du pavé.

On échapperait plus vite au regard inquisiteur d'un agent de police, qu'à l'affectueux souvenir d'un forçat. Le dernier est encore meilleur physionomiste.

Certes, la mort de Jean Machû débarrassait grandement Fleur-d'Echafaud. En ex-pirant, le forçat, vaincu par la générosité évangélique de l'abbé Sulpice, avait avoué son crime et signé cette confession suprême de sa main mourante.

Il n'avait pas été difficile de faire casser la condamnation de Xavier Pomereul, et de lui rendre l'honneur avec la liberté.

De ce côté Fleur-d'Echafaud était donc sans crainte. Jean Machû mort, le secret du vol et de l'assassinat de la rue de la Chaussée-d'Antin lui était assuré.

Quelques mois se passèrent.

Le calme se faisait en France, les agitations de la Chambre ne permettaient pas, il est vrai, de rendre un grand essor aux affaires. Chacun pensait ses blessures, comptait ses deniers, calculait des revenus diminués par l'augmentation des impôts, les pertes subies par les incendies de la guerre et de la Commune.

La fabrique de Charenton marchait toujours. Sans doute, sur le seuil des jolies maisons d'ouvriers bâties par les soins et sur les plans d'Antonin Pomereul, on voyait plus d'une jeune mère en habits de deuil, bérçant un petit enfant vêtu de noir comme elle, et rien ne semblait plus poignant que ce deuil d'êtres jeunes et beaux, dont l'un semblait avoir oublié le sourire, et dont l'autre ne l'apprenait pas.

Nulle misère, cependant, dans cette grande ruée d'ouvriers.

Les veuves recevaient une pension, car leurs maris étaient tombés pour la défense de leur patrie, et si la France oubliait ces ouvriers qui, si vite, s'improvisèrent soldats, Sulpice, lui se souvenait de ceux qui avaient été à Champigny, à Buzenval, à Montretout, et il soldait la dette du pays avec une générosité d'autant plus admirable qu'elle était plus simplement accomplie.

L'école prenait les enfants ; les apprentis,

dont le labeur était proportionné à leurs forces, travaillaient avec une ardeur juvénile. Ils tenaient avant tout à satisfaire Sulpice, et leurs efforts atteignaient toujours ce noble but.

Xavier avait définitivement abandonné l'hôtel de la Chaussée-d'Antin.

Le lendemain du jour où la loi qui l'avait frappé lui rendit justice, il se jeta dans les bras de Sulpice, fit appeler Sabine et, tenant la main de chacun d'eux :

— Je suis sauvé, leur dit-il ; mais je ne me sens pas réhabilité devant ma conscience. On reconnaît que je n'ai pas assassiné mon père, mais il n'est pas moins vrai que le désordre de ma conduite a pu m'en faire croire capable. J'ai vingt-six ans, il ne peut-être trop tard pour renouveler ma vie. La leçon a été terrible ! J'en profiterai. Mes dettes, que tu as généreusement payées, mon cher Sulpice, ne peuvent gréver ta part de la succession paternelle ni celle de Sabine.

— Xavier, dit la jeune fille, as-tu trop d'orgueil pour nous devoir quelque chose ?

— Trop d'orgueil, non, chère enfant ! mais trop de justice et de tendresse. Et puis, tu sais quel usage j'ai fait de l'argent jusqu'à cette heure ; mieux vaut n'en guère laisser à ma disposition : je suis un convalescent, je me défie des rechutes. Mes calculs faits, et tu verras, Sulpice, comme je suis un habile comptable, me laissent à la tête d'un capital de 30,000 fr., 1,500 livres de rente ! et je prétends vivre avec cela.

— Toi ! s'écria Sulpice.

— Mais, c'est impossible ! ajouta Sabine.

— Entendons-nous, reprit Xavier ; avec cela et le prix de mon travail.

Xavier se tourna vers Sulpice.

— Combien donnes-tu à ton caissier ?

— Six mille francs.

— Le pauvre Dubois se meurt ; je demande à le remplacer.

— Mon ami, cela ne se peut pas ! dit l'abbé Pomereul.

— Ah ! je comprends... le passé...

— Dieu me garde de douter de ton repentir, dit Sulpice, d'une voix émue ; mais il faudrait connaître la tenue des livres, etc...

— N'est-ce que cela ?

— Sans doute.

— Alors, affaire faite, je sais la tenue des livres.

— Depuis une année à peu près.

— Qui te l'a enseignée ?

— Dubois lui-même, le bon, le brave homme ! et je l'ai vu pleurer en constatant mes progrès.

— Cela tient du prodige, dit Sabine.

— Je sais maintenant le nom de ces prodiges-là, répondit Xavier, en prenant la main de son frère. Ils s'appellent la grâce ! — Bien ! bien ! dit l'abbé Pomereul.

— Depuis un an tu me voyais sortir tous les jours, et sans doute tu me croyais retourné à ce que d'habitude j'appelais mes plaisirs.

— Non, ami, non, jamais.

— Ah ! je te reconnais le droit de suspecter mon repentir ; mes fautes ont été trop grandes pour que ma conversation ait besoin de l'épreuve pour s'affirmer. Je t'avais déjà tant promis que je voulais prouver quelque chose. Un matin j'entra dans le bureau du père Dubois ; il y était avec sa fille Louise, une belle et douce créature. Tous deux écrivait ; la jeune fille, sous la dictée du vieillard. En me reconnaissant, Dubois se leva avec respect, comme devant le propriétaire, le maître, mais il ne me tendit pas la main comme il te la tend, Sulpice.

— Il te connaît moins, Xavier.

— Cette nuance ne m'échappa pas ; c'était une humiliation juste, je la subis. Cet homme ne me devait ni estime ni égards. On n'estime que les honnêtes gens, les gens utiles, et pour avoir vu casser l'arrêt infamant qui m'envoyait au bagne, je n'en retins pas moins un fils prodigue, ingrat, ayant, une nuit, forcé la caisse paternelle.

— Pourquoi rappeler de tels souvenirs ? demanda doucement Sabine.

— Je n'ai pas le droit de les oublier ; votre bonté m'oblige à les garder vivants, éternels dans ma mémoire.

— Et Dubois ? reprit Sulpice.

— Dubois ferma ses livres, et fit un signe à sa fille.

Louise allait se lever et sortir, je la priai de rester.

— Monsieur, dis-je à Dubois, car je ne me sentais pas digne d'appeler mon ami,

ce modèle de probité et d'honneur, voudriez-vous m'apprendre ce que tout à l'heure vous faisiez ici avec mademoiselle ?

« Le vieillard rougit.

— Ma vue baisse, me répondit-il, mes forces déclinent. J'ai besoin de jeunes yeux et d'une main alerte, et Louise m'aide à tenir la comptabilité.

« Il s'arrêta un moment et ajouta, avec une dignité triste :

« L'abbé Pomereul le sait, monsieur ; peut-être aurais-je dû offrir ma démission si je n'avais pas été incapable de remplir seul des fonctions qui sont les miennes depuis quarante ans. Mais j'aime cette maison, cette fabrique. Les chefs d'ateliers et les ouvriers me regardent un peu comme un père. Cependant, monsieur, si vous voyez quelque inconvénient à ceci, vous pouvez parler.

« Tenez, repris-je avec un homme tel que vous, une franchise entière me servira mieux que la contrainte. Vous enseignez la tenue des livres à mademoiselle, voulez-vous aussi me l'apprendre à moi ?

« A vous, monsieur ? me demanda Dubois, en se levant de son fauteuil.

« Je l'obligai doucement à s'asseoir, et je poursuivis :

« Mes fautes, mes malheurs ont eu un retentissement assez grand pour que la réparation que je dois aux miens, à la société, à moi-même égale ces mêmes fautes. Le repentir ne se dit pas, il se prouve. J'ai été un paresseux, je deviendrai un travailleur ; un débauché, je vivrai avec la sévérité d'un moine ; un inutile, je ferai le bien. Mon cher Sulpice a semé le bon grain, aidez-moi à le faire germer... prenez moi pour élève ; en même temps que vous m'enseignerez la tenue des livres, les chefs des divers ateliers m'instruiront à tous leurs travaux. Oh ! je sais qu'avant de m'accepter ils me toléreront à peine ! Je sais que le fils prodigue ne trouvera pas aisément grâce près de ces laborieux pères de famille. Je subirai tout ! tout ! Une heure viendra où je recueillerai le fruit de ma persévérance, et où la main d'un rude ouvrier se tendra vers moi. Et, croyez-le, cette récompense me semblera noble et grande.

« Dubois me regardait sans répondre, et je vis une larme dans les yeux de sa fille.

« Je repris :

« Vous aimez mon père, monsieur Dubois ; moi aussi, en dépit de mes erreurs, je l'aime profondément. Sa mort me l'a rendu plus cher encore. Eh bien ! quel que soit mon repentir, je n'ose aller prier sur sa tombe. Je regrette, je n'ai pas expié. Je ne me croirai ce droit que le jour où, remplissant son ordre suprême, je serai venu prendre la direction de la maison qu'il a fondée.

« Dubois gardait toujours le silence.

« Oh ! m'écriai-je, vous ne refuserez pas de m'aider, vous ne le pouvez pas !

« Dubois me répondit d'une voix émue :

« Vous faites appel à mon affection pour votre père, monsieur, je n'ose... Quand souhaitez-vous prendre votre première leçon ?

« Tout de suite ! répondis-je.

« Je passai trois heures près du vieillard. Quand je le quittai, les termes nouveaux dont il s'était servi se brouillaient dans mon cerveau ; je n'avais sans doute pas retenu grand-chose, mais je me sentais plus léger d'esprit. J'avais employé mon temps d'une façon sérieuse...

« Le même jour, j'achetai des livres pratiques, je me mis à étudier patiemment et cependant avec ardeur. Dubois s'émerveillait de mes progrès. Au bout d'un mois, il me conduisit dans les ateliers, où sans doute il avait raconté ce qui s'était passé entre nous, car je ne surpris aucune hostilité sur les visages. On ne m'attristait pas, mais on m'acceptait.

« Le pauvre Dubois baissait rapidement, et plus d'une fois sa fille me donna une leçon à sa place. Elle expliquait d'une voix claire, grave, avec précision et netteté. Je n'ai jamais vu chez une femme plus de sérénité paisible.

« Vraiment ? dit Sabine, avec une raillerie qu'adouçissait le sourire.

« Méchante ! fit Xavier, doucement.

« Continue donc, reprit l'abbé Sulpice, Sabine est une malicieuse qu'il ne faut pas écouter.

« C'est égal, fit-elle à Sulpice, on l'entend, on la croit, on l'aime !

« Que te dirai-je ? poursuivit Xavier ; il y a quelques jours, au lieu de trouver

Dubois dans son cabinet, ce fut Louise qui m'y reçut. Elle devint un peu pâle en m'apercevant :

« Monsieur, me dit-elle, auriez-vous la bonté de monter chez mon père.

« Certes, répondis-je.

« Je suivis Louise tout tremblant.

« Le pauvre Dubois était couché.

« En me voyant, il se souleva et me tendit la main.

« Le cœur me bondit dans la poitrine, et je pressai avec une reconnaissance presque filiale, la main de celui qui fut l'ami de mon noble père. Il comprit mon émotion, et me fit asséoir :

« Allons ! allons ! fit-il, vous serez un vrai Pomereul. J'aurai moins de regret de m'en aller...

« Vous en aller, mais je vous le défends bien !

« On m'appelle de là haut ! fit-il. Mon dernier labeur a été fructueux. Vous savez, on me nommait le caissier modèle ; mes livres sont en ordre, je suis prêt à rendre mes comptes. Il n'y a pas plus d'erreurs sur les pages de mes registres que de fautes sur ma conscience. Vous en savez autant que moi ; vous pouvez désormais me remplacer.

« J'entendis alors un sanglot déchirant ; c'était Louise qui cachait son front dans les couvertures du lit de son père.

« Scule ! toute seule ! murmura le vieillard.

« Non ! répondis-je, Sabine en fera son amie.

« Merci ! dit Mlle Pomereul, en sautant au cou de son frère ; tu m'a comprise.

« Je restai plus longtemps que d'habitude de ce jour-là dans la fabrique de Charenton. J'ai peu dormi cette nuit, et j'ai bien pesé les obligations que j'assume sur moi. Veux-tu me donner la survivance de Dubois, mon cher Sulpice ?

« Ah ! dit l'abbé Pomereul, tu m'apportes une grande consolation, Xavier. Oui, mon ami, mon frère, répare, travaille, progresse, prie.

« Aime ! ajouta Sabine, d'une voix plus basse.

« Silence ! fit Xavier ; je ne suis pas digne d'un tel bonheur.

« Demain, reprit l'abbé Pomereul, nous nous rendrons tous à Charenton ; je veux t'installer moi-même dans tes fonctions nouvelles.

« Et moi, signer mon pacte avec Louise.

« Tu es un ange, Sabine !

« C'est bon de travailler au bonheur des autres dit-elle.

« Ne feras-tu donc jamais le tien ?

« Sabine secoua la tête.

« Mon bonheur ! c'était un rêve, Xavier ! Celui qui devait garder saintement l'arche et les figures sacrées qui l'abritent a sacrifié aux faux dieux.

« Tu es trop sévère, Sabine.

« Je suis juste.

« Si ton refus d'épouser Bénédicte ne l'avait pas désespéré...

« Qui ne sait point souffrir, n'est pas digne d'être heureux. Et puis vois-tu, frère, l'homme que je chérissais en lui, c'était l'artiste inspiré, chrétien, faisant litière de succès faciles plutôt que de prostituer son ciseau et de souiller sa pensée. Les journaux parlent de lui beaucoup, je le sais. Il poursuit une œuvre qui va le mettre au premier rang de nos statuaires, *Hylas et les Nymphes* ! quelque chose enfin que je ne saurais regarder sans rougir. Non ! non ! celui qui compose ce monument de l'art profane, n'est pas le fiancé dont j'acceptais la blanche statuette, et à qui je tendais ma main pour qu'il y passât l'anneau des fiançailles.

« Une larme silencieuse roula sur la joue de la jeune fille.

« Tu souffres, Sabine ! tu souffres ! s'écria Xavier.

« Oui, beaucoup, et je te l'avoue sans honte. Je ne faiblirai pas cependant, crois-le. Dieu qui garde des consolations pour toutes les douleurs, saura bien calmer celle-là. La vertu, Xavier, est souvent amère comme les coupes salutaires tendues aux malades... le miel du sacrifice est au fond du calice. Je pleure ma foi trépassée et non point Bénédicte lui-même ; je pleure ce jeune homme pur, désintéressé, qui élevait le travail trop haut pour accepter une dot de son père, ce compagnon qui faisait briller devant moi un modeste bonheur ; ce génie élevé qui dédaignait l'approbation du vulgaire, et voyait le Christ trop rayonnant

pour lui opposer jamais des idoles impures. Xavier serra sa sœur dans ses bras.

« Chère et admirable fille ! dit-il.

« Xavier, ne me plains pas trop, reprit-elle ; si le monde m'échappe, le ciel me reste ; tous les martyrs ne portent pas, comme notre frère, une sanglante cicatrice au front.

Le lendemain, selon sa promesse, l'abbé Pomereul conduisit Xavier et Sabine à Charenton.

Leur première visite fut pour le vieux caissier.

En voyant Sulpice, le regard du malade s'éclaira d'une douce joie.

« J'ai besoin de vous, monsieur l'abbé dit-il.

Le prêtre s'assit à son chevet, et Sabine emmena Louise dans la chambre voisine.

Tandis que sa sœur parlait à voix basse, à la jeune fille qui allait devenir orpheline, Xavier les considérait toutes deux avec une égale sollicitude.

Elles formaient un contraste absolu. Sabine, blonde, frêle, gardait sur son épaule la tête brune de Louise. L'une pleurait sans bruit, l'autre laissait tomber d'affectueuses paroles dans ce cœur meurtri.

Il se passa une heure avant que Sulpice rappelât les jeunes filles près du malade.

Dubois attira sa fille sur son cœur.

« Je m'en vais, dit-il ; mais le Seigneur m'accorde la dernière grâce que j'attendais de sa bonté... Tu ne restera point isolée en ce monde... Qu'y ferais-tu, toute seule, avec ta douleur ?... La famille Pomereul t'adopte... Je te lègue à elle...

Louise ne répondit à son père que par des larmes.

Dubois serra d'avantage la tête pâle de sa fille, et lui dit quelques mots que nul n'entendit.

Sans doute ces paroles la troublèrent, car elle changea de couleur et se mit à trembler.

« C'est mon dernier vœu, ajouta le mourant.

« Père ! oh ! père ! murmura la jeune fille.

« Un ordre sacré, ajouta le vieillard.

Louise allait essayer d'y résister peut-être ; mais Dubois reprit en étendant la main défaillante sur le front de Louise :

« Promets, pour que je te bénisse !

« Je vous le promets ! répondit-elle, en couvrant de baisers la main qui venait d'appeler sur elle la bénédiction suprême.

Sabine resta pour veiller le malade et partager avec Louise les douleurs et les angoisses de cette nuit.

Sulpice Ramena Xavier à Paris. Le malheureux jeune homme semblait sous le coup d'un abattement profond. Il répondait à peine à son frère, et le prêtre vit des pleurs dans ses yeux. Il ne demanda point le secret de ses regrets cuisants, ne savait-il pas que toute douleur lui revenait de droit, parce qu'il avait mission et pouvoir de consoler.

Le lendemain, il accompagna son frère à Charenton, et après avoir vu Dubois et Louise, il prit place au bureau de la caisse. A partir de cette heure, il entra réellement en fonctions.

Lorsque Sulpice le trouva dans le cabinet vitré, entouré de livres à dos et à angles de cuivre, écrivant avec calme tout absorbé dans son labeur, le prêtre ne put retenir un mouvement de joie.

Xavier lui présenta son registre.

« Que dis-tu de cette écriture ? demanda-t-il ; et ces chiffres ? Quels progrès ! moi qui griffonnais si mal mes billets du matin !

« Certes, dit Sulpice, je suis content, plus que content de toi.

Pendant huit jours, Dubois lutta contre cette domptesse terrible qui s'appelle la mort. Non qu'il redoutât le trépas, il avait bien vécu ; mais l'enveloppe se révoltait encore contre l'âme et s'efforçait de la retenir.

Il expira tenant sa fille serrée sur sa poitrine, et collant pour la dernière fois ses lèvres sur le crucifix que Sulpice lui tendait.

Ce fut une grande douleur dans la fabrique quand on apprit que l'honnête caissier n'était plus.

On ferma les ateliers et chacun voulut aller prier près de sa dépouille mortelle.

Sulpice et Xavier se chargèrent de tous les frais, et le modeste employé fut conduit au cimetière avec un imposant cortège. Ce qui frappait mieux encore que le luxe des

draperies, c'était l'énorme concours des assistants.

Quand un homme inconnu au pays s'arrêta, surpris, devant cette pompe inusitée, et demandait qui l'on inhumait avec ce déploiement de luxe, les gens de Charenton répondaient :

— C'est un employé de la *Maison Pomereul* que l'on enterre.

Dubois avait demandé une croix sur sa tombe, et le signe du chrétien s'éleva, seul au milieu des fleurs, sur son tertre funéraire.

Au moment où le fossoyeur terminait sa lugubre besogne, Louise s'approcha de la tombe ; elle tenait deux couronnes à la main. Elle en accrocha une aux bras de la croix, et comme Xavier s'aperçut qu'elle gardait la seconde :

— Vous oubliez celle-ci, dit-il.

— Non, je n'oublie pas, répondit la jeune fille, je la destine à mon bienfaiteur.

Et sans doute le cocher qui ramena Louise, Sulpice, Xavier et Sabine avait reçu des ordres, car en quittant Charenton, au lieu de prendre du côté de la Chaussée-d'Antin, il gagna les hauteurs de Montmartre.

Xavier se taisait, mais son émotion était extrême.

Il n'osait interroger son frère, et Sabine qui tenait Louise dans ses bras, évitait de le regarder.

Jamais, depuis la mort de M. Pomereul on n'avait amené le fils prodigue près de la tombe de celui qu'il avait abreuver de chagrins.

L'y conduire, n'était-ce pas, de la part de Sulpice, dire à l'enfant dévoré de remords :

— Le repentir efface tes fautes, tu reprends tous tes droits ; au nom de celui dont nous portons encore le deuil, je te pardonne.

Le cocher s'arrêta à la porte du cimetière.

Les enfants Pomereul et l'orpheline descendirent.

Louise faillit tomber, et Xavier plaça, sans rien dire, son bras sous le sien.

Il faisait une journée d'automne triste, d'autant plus triste qu'elle était une de premières ; les feuilles jaunies sous les pieds, des grands nuages gris couraient dans le ciel, poussés par une brise déjà froide. Les roses se déflétrissaient, et les chrysanthèmes dressaient leurs fleurs violacées, que l'on dirait frappées de givre.

Sulpice marchait en avant. Sabine se trouva en même temps que lui agenouillée près du sarcophage de marbre. Une crainte respectueuse clouait Xavier à sa place.

— Viens ! dit Sulpice.

— Allez ! ajouta Louise, en lui tendant la couronne.

Xavier la prit, la porta à ses lèvres, puis tomba prosterné sur le sol ; il resta le front appuyé sur le marbre et, au milieu de ses sanglots, on entendait ce seul mot :

— Pardon ! pardon !

Sulpice se pencha vers l'oreille de sa sœur :

— Emmène Louise, dit-il ; laisse moi seul ici avec Xavier.

La jeune fille obéit.

Un moment après, dans ce vaste cimetière déjà plein d'ombre, les deux frères se trouvaient seuls.

Alors, Sulpice se mit à genoux près de Xavier et lui dit d'une voix pénètre :

— Tu demandes pardon à notre père, et il te pardonne... maintenant, frappe ta poitrine et implore ton pardon de Dieu.

— Tu veux... dit Xavier, éperdu.

— Tu t'es prosterné sur ce sol de la mort et du deuil, coupable et repentant, tu te relèves juste et purifié...

— Y songes-tu, Sulpice. Je n'ai pas songé, préparé...

— Songé à quoi ? à ouvrir ton âme au prêtre. Préparé quoi ? ta confession. Eh bien ! cette préparation, c'est ton changement de vie depuis une année, ce sont tes larmes de cette heure. Va, elle est bien préparée pour le salut, la grâce et la miséricorde, l'âme qui regrette, saigne et souffre ! Et quel autre mieux que moi aiderait à tes aveux ? De quel cœur tomberait mieux la consolation dans ton âme désolée ? Quels pleurs s'uniraient plus à tes pleurs, et s'il te fallait encore le sacrifice d'une vie l'holocauste d'un cœur, ne suis-je pas une victime volontaire, offrant à Dieu ses mérites, pour qu'il te prenne en pitié !

Ce qui se passa, les anges le savent !

L'ardeur de foi de l'apôtre, l'éloquence de l'orateur, l'effusion du prêtre, la tendre amitié du frère se fondirent pour toucher et vaincre cette âme encore rebelle, et quand le pardon du ciel fut tombé sur le coupable, Sulpice s'écria, en joignant les mains avec une ferveur exaltée.

— Père, réjouis-toi, ton fils était perdu, et il est retrouvé ; il était mort, et il ressuscite.

Une étreinte, des sanglots, des larmes de joie, cette effusion de l'ami grandit par le sacerdoce, le repentir, la volonté de changer de vie, et la douceur de l'âme rayonnante de blancheur, inondée de grâce, tout cela se confondit entre Sulpice et Xavier, et rien ne saurait rendre des secrets semblables pour ceux qui n'ont pas senti ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment.

La nuit venait, Sulpice entraîna son frère.

Tous deux montèrent dans une voiture de louage et gagnèrent à grande vitesse la Chaussée-d'Antin.

Dès la hauteur de la rue de la Victoire, un rassemblement inusité empêcha le cocher d'avancer.

Les voitures restaient immobiles, les chevaux piaffaient. On entendait au loin de grands éclats de rire, se propageant d'une façon contagieuse, et ce cri répété d'une façon railleuse :

— Il l'attrapera !

— Il ne l'attrapera pas !

— Descendons, dit Xavier à son frère, nous pourrions perdre une heure ici, et il nous sera facile de nous glisser dans la foule.

Le cocher payé, les deux frères tentèrent de se frayer un passage.

Peine inutile. Il fallait attendre.

Ils avançaient d'un pas ; tout-à-coup, un mouvement de recul se faisait sentir et ils se trouvaient moins près qu'ils n'étaient.

— Mais de quoi s'agit-il ? demanda Xavier à un curieux.

— Je ne sais trop, monsieur, il y a un singe dans l'histoire.

— Tout comme dans *Joko le singe du Brésil* ! dit un jeune garçonne, j'ai vu jouer ça à l'*Ambigu*, pour mes quinze sous.

— Un singe ! répéta Xavier.

— Figurez-vous, mon bourgeois, reprit le gamin, d'une voix de tête, que il y a dix minutes à peine, se tenait sur un grand balcon, un grand diable de singe tout mélancolique qui regardait passer les promeneurs. Faut croire qu'il appartenait à des gens chics, car son habillement qui serait un mardi gras pour nous, me rappelait des bons hommes que j'ai vus au Louvre dans des grandes toiles. Pour lors charmé comme un pacha d'Égypte, installé sur des coussins de soie, il flânait de l'œil...

« Moi, je flânais aussi, naturellement. Et comme le singe m'amusa, je lui faisais des agaceries qu'il me rendait en grimaces... échanges de politesses, quoi !... Tout-à-coup, il se dresse sur ses deux pieds, je n'oserais jamais dire les pattes d'un homme des bois si bien mis, que la *Belle Jardinière* n'offre rien de semblable. Il s'accroche au balcon et regarde, regarde en poussant des grognements. Je regarde du même côté que lui, et je vois passer un joli jeune homme en blouse bleue, un beau typographe, quoi ! Car vous savez, mon bourgeois, que pour moi, le typographe...

— Après, après, dit vivement Xavier.

— Je vous intéresse ! bon ! je continue : Le joli jeune homme à cheveux noirs, à foulard rose, s'avancé en se dandinant, sifflant un air de *bamboula*. Faut croire que les singes sont blasés sur la *bamboula* : ils l'ont trop entendu chez les nègres.

— Achève ! achève ! fit Xavier, d'une voix fiévreuse.

— Décidément, j'ai un succès. Faudra que j'apprenne le récit de *Je-te-Ramène*, que j'ai entendu à la Comédie-Française, avec la contre-marque d'un vieux monsieur. Je reviens au singe : Le jeune homme se déhanchait comme un garçon de bonne mine, qui a des roues de cabriolet au fond de sa poche, quand tout-à-coup le chimpanzé sauta du haut du balcon dans la rue, et bondit jusqu'au passant. Celui-ci pousse un cri d'effroi, se met à courir. Le singe s'élança après lui, et alors de rire, de crier, de parier, de répéter sur tous les tons : — Il l'attrapera ! — Il ne l'attrapera pas ! Avec tout cela, je porte mes épaves chez un auteur, et me voilà en retard de trente-cinq minutes. Mais je lui raconterai l'affaire, et ça fera de la copie ; je demanderai ma part de collaboration.

— Tiens, dit Xavier, voilà pour ton histoire.

Et, fouillant dans sa poche, il en tira un billet de vingt francs, qu'il tendit à l'enfant.

— Fallait dire tout de suite que vous étiez un prince déguisé ! Voulez-vous que je rattrape le singe pour la même somme ?

— Oui, si tu le peux ! fit Xavier.

— Ah ! dit Sulpice, nous avons la même pensée ! Lipp-Lapp...

Une clameur s'éleva soudain dans la foule, clameur mêlée d'horreur et d'anxiété.

— L'homme est perdu ! dit une voix.

— Personne ne tuera donc ce maudit animal ? ajouta une autre.

— Comme il s'acharne sur sa proie ; c'est atroce !

Xavier et Sulpice se jetèrent aveuglément en avant, et parvinrent au premier rang des curieux.

Le spectacle qui s'offrit à leurs yeux était horrible, en vérité. Celui que le gamin appelait, l'instant d'après, un joli jeune homme, saignant, hagard, couvert de morsures, le cou saisi dans une des mains osseuses du chimpanzé, se débattait dans les spasmes de la agonie.

Personne n'osait approcher de la redoutable bête. On attendait l'intervention des sergents de ville.

Enfin l'un d'eux parut, l'épée au poing, et il allait se précipiter sur le singe, quand Xavier, se jetant au-devant de lui, lui arrêta le bras :

— Cet animal est à moi ; ne le tuez pas !

— Mais cette bête est enragée, monsieur, s'écria le sergent de ville.

— Regardez ! fit Xavier, en serrant davantage le bras de l'officier public. Ne

voyez-vous pas que le chimpanzé vient de faire tomber la perruque noire de ce jeune homme et de mettre à découvert une chevelure d'un roux étrange ?

Puis, le regardant attentivement, Xavier ajouta, comme éclairé par une lumière soudaine :

— Marc Mauduit !

Alors, broyant presque le bras du sergent de ville sous sa main nerveuse, le jeune homme ajouta :

— Sur mon âme, monsieur, Lipp-Lapp arrêté en ce moment le complice de Jean Machû, l'assassin de mon père.

Le sergent de ville se jeta sur l'homme. Xavier appela la bête.

Lipp-Lapp comprit qu'on lui venait en aide ; il montra toutes ses dents dans un large rire, et voyant qu'on mettait la main au collet de son prisonnier, il entrouvrit les vêtements de brocard qui lui couvraient la poitrine, et montra une large ligne blanche : c'était la cicatrice de la blessure que lui avait faite, jadis, Fleur d'Echafaud.

Ensuite agitant triomphalement la touffe de cheveux rouges qu'il tenait dans sa main crispée, il la tendit à Xavier.

Au moment où l'on achevait de garrotter Marc Mauduit, dont un rapprochement rapide des faits permit à Xavier et à Sulpice d'apprécier le rôle sanglant dans la tragédie de famille qui s'était dénouée par le meurtre de Pomereul, débûsqua de la rue de Provence, une masse informe, composée d'un torse à grands pieds, supportant une tête difforme.

Fleur d'Echafaud reconnut cette créature :

— La Naine ! fit-il, la Naine !

Le monstre physique regarda bien en face le monstre moral, un éclair de joie satanique emplit ses prunelles, et la Naine, frappant dans ses mains s'écria, avec une explosion de joie farouche :

— André Niçois, à nous deux, maintenant !

XIX  
LE SECRET DE LA NAINE.

La Naine courait sans s'arrêter, heurtant les passants, dérangeant les éventails, des marchandes de fleurs, sourdes aux invectives, aux sarcasmes. Elle ne s'arrêta qu'au moment où, prête à franchir la grande cour du banquier, elle vit se dresser devant elle un suisse majestueux, qui la tira vivement par un de ses longs bras, au moment où une voiture, attelée de deux chevaux magnifiques, allait sans nul doute l'écraser.

Dans ce huit ressorts se trouvait une femme jeune encore, portant avec faste une toilette magnifique, mais qui, sous le masque d'orgueil dont elle couvrait son visage, paraissait cacher une persistante douleur.

La Naine la regarda avec l'expression d'une haine féroce, et la femme du banquier, rencontrant ce regard, ressentit une sorte de terreur.

Alors, se penchant en dehors de la calèche, elle fit à un suisse un geste impérieux :

— Vous savez bien, dit-elle, que je ne veux pas de mendiants ici.

La Naine éclata d'un rire farouche.

— Je ne viens pas demander, répondit le monstre, je viens vendre !

Les chevaux emportèrent la voiture, et le suisse se conformant à l'ordre qu'il venait de recevoir, allait jeter la Naine hors de la cour, quand celle-ci, malgré sa petite taille, le repoussa vigoureusement, et lui dit d'un accent qui fit hésiter le fonctionnaire de la porte.

— Ton maître est ici, je veux le voir.

— Est-ce que tu crois, par hasard biblot de foires et magot de marchés, que mon maître reçoit les gens de ta sorte ; c'est bien assez qu'il leur fasse l'aumône.

— N'as-tu donc pas entendu ce que je viens de dire à sa femme ? J'apporte, et je ne demande pas. Au surplus, si le banquier millionnaire ne donne pas facilement d'audiences, sois sûr qu'il te chassera demain si tu ne m'aides pas à m'introduire près de lui. J'ai besoin de causer avec lui, et je le verrai, quand je devrais coucher dans la rue comme un chien et y attendre sa sortie.

— Hors d'ici ! répéta le suisse, en frappant du pied, où j'appelle un sergent de ville.

La Naine haussa les épaules, fouilla rapidement dans sa poche, en tira un vieux journal tout froissé, une affiche jaune coupée aux plis, et demanda au suisse :

— Sais-tu lire ?

— Je n'ai pas besoin de voir tes papiers.

— Parcours ceci, cependant ; il y va de ta fortune peut-être.

La Naine tendit le journal et l'affiche.

Le suisse lut quelques lignes, s'arrêta surpris, regarda la Naine, et demanda :

— Eh bien ?

— Remets ces imprimés au banquier, et dis-lui que la personne qui lui apporte des nouvelles attend qu'il veuille la recevoir.

Le suisse changea subitement d'avis au sujet de la servante de Mathusalem, et voulant à cette heure témoigner un grand zèle, il refusa de transmettre sa commission au valet de chambre, gravit l'escalier et demanda à parler lui-même à André Niçois.

Quelque surpris que fut celui-ci, il donna ordre d'introduire le suisse.

Alors, respectueusement courbé en deux, Lamourel dit, d'une voix dans laquelle vibrait une émotion assez bien jouée :

— Monsieur me pardonnera de déroger à tous les usages, en faveur du motif qui m'a mené...

— Quel motif, et que voulez-vous, Lamourel ?

— J'ai pensé qu'il était inutile de mettre l'antichambre dans les secrets de Monsieur.

— Mais je n'ai point de secrets, et je ne sais...

— Ah ! je ne me permettrais pas de demander la confiance des chagrins de Monsieur. Je veux seulement lui épargner le choc d'une surprise, d'une émotion...

— Finissez, Lamourel, je suis pressé.

— Monsieur reconnaît-il ceci ? poursuivit le suisse, en défilant le journal, et l'étalant sur le bureau du banquier, après avoir pris soin d'indiquer à Niçois, du doigt, l'article désigné par la Naine.

La banquier étouffa un cri douloureux. D'où tenez-vous ce journal ? que voulez-vous ? pourquoi raviver ?

— C'est qu'il y a en bas une personne...

— Une personne... Mais achevez donc...

— Qui apporte, dit-elle, des nouvelles à Monsieur...

— Et cette personne vous a remis cette affiche, ce journal ?

— Oui, monsieur.

— Pourquoi ne pas l'avoir amenée tout de suite ? Courez, Lamourel, allez vite !

— C'est qu'elle est pauvre, difforme, hideuse...

— Eh ! qu'importe ! il y va de mon bonheur, de ma vie !

Lamourel sortit en courant.

André Niçois, en proie à une émotion indicible, relisait le vieil article de journal, que la Naine avait conservé avec tant de soin.

Il contenait ces lignes à la colonne des faits divers :

« Un horrible malheur vient de frapper « une honorable famille ; l'enfant de M. « André Niçois a été volé pendant une « promenade qu'il faisait, sous la garde d'une « jeune servante. La pauvre fille, coupable de négligence, s'est jetée de désespoir « dans la Seine. Les efforts de la police, « pour retrouver le fils unique du banquier « sont restés infructueux. On tremble « pour la raison de la mère... »

— Oh ! je me souviens ! je me souviens ! dit Niçois, d'une voix haletante, mon beau petit enfant, mon Marc adoré... Aurait-on enfin la clef de ce mystère ? Vient-on me le rendre ? me le rendre après vingt ans ! Combien il aura souffert peut-être ! Qu'est-il devenu ? que fallait-il ? Ah ! si mes malheurs me le rendront plus cher encore... Qu'elle vienne, cette femme, qu'elle vienne ! En ce moment, la Naine entra.

Si disposé qu'il fut à voir une pauvre femme, l'aspect de la servante de Mathusalem surprit le banquier.

Il dissimula avec peine un moment de recul et de dégoût ; mais, le surmontant vite, et désignant le journal à la Naine :

— Vous m'avez fait remettre ceci, en ajoutant que vous aviez des révélations à me faire ?

— Oui, répondit la Naine, d'une voix brusque.

— Eh bien ! parlez ! vite ! et soyez sûre que je ne serai point ingrat.

— Je vous ai fait remettre une affiche avec le journal...

— Elle a rapport au même fait ! Dites donc ce que vous savez.

— Je tiens au contraire à ce que vous relisiez auparavant l'affiche, ajouta la Naine.

André Niçois lut à demi-voix :

« Une récompense de 25,000 fr. est promise à quiconque ramènera à M. « André Niçois, banquier, l'enfant qui lui a « été volé, le... »

— Cela suffit, dit la Naine ; vous avez bien lu ; vingt-cinq mille francs ?

— Et je suis prêt à le donner ; je doublerai le chiffre, sacrifierai la moitié de ma fortune...

— Il suffira que vous soldiez la somme promise, seulement il faut payer d'avance.

— Vous vous défez ? demanda le banquier.

— C'est une habitude, répondit la Naine.

— Et si les renseignements que vous m'apportez sont insuffisants ?

— Ils vous mettront à même de voir votre enfant, demain, si vous le voulez.

— Vous avez des preuves, des documents ?

— Des preuves et des souvenirs... donnant, donnant...

— Savez-vous bien, dit André Niçois, que vous procédez avec moi d'une façon qui peut me causer de graves méfiances, et que je pourrais vous faire arrêter ?

— Faites-moi arrêter, dit la Naine ; que direz-vous ? que prouverez-vous ? Je suis laide, difforme, pauvre, j'exerce le métier de servante aujourd'hui, et l'on m'a montrée dans les foires en qualité de monstre. Je n'ai cependant jamais rien eu jusqu'à ce moment à démêler avec la police. Chassez-moi ou faites moi arrêter, comme vous voudrez.

— Je n'en parlerai pas avant d'avoir palpé les 25,000 fr. annoncés.

Niçois ouvrit un tiroir, compta vingt-cinq billets et les tendit à la Naine.

— J'écoute, maintenant, dit-il.

— Voulez-vous, demanda la Naine, don-

ner ordre qu'on ne vienne pas nous interrompre, ce que j'ai à vous dire sera long.

Le banquier sonna ; le valet de chambre parut.

— Firmin, dit-il, je n'y suis pour personne !

— Bien, fit la servante de Mathusalem, en enfonnant les billets dans sa poche, maintenant nous pouvons causer. Vous m'avez demandé si j'avais des preuves, tenez...

Le monstre tira de son corsage un portefeuille griseux et gonflé, puis des lettres, des passeports, du papier timbré, un anas de chiffons de papiers couverts d'écritures de toutes sortes, illisibles, fantaisiques, et les éparpilla dans son tablier pour les prendre à mesure qu'elle aurait besoin d'appuyer son récit par un fait.

— Vous êtes presque vieux aujourd'hui, commença la servante, mais vous avez été jeune, et à cette époque le cœur bat quand même. On devient banquier, on ne commence pas par être avare. Vous avez eu vingt ans ! vous n'entendez pas de l'or à cette époque, et vous laissez pâlir votre jeunesse. Vous souvenez-vous de Loïse Michau ?

Le banquier tressaillit.

— Je vois que vous vous souvenez, reprit la Naine, Loïse Michau était la fille d'honnêtes gens, sans autre patrimoine que leurs bras ; Loïse, la Blonde, comme on l'appelait, avait sa beauté pour dot...

— A quoi bon rappeler ce souvenir ? fit André Niçois, c'est de mon fils que vous devez parler.

— Ne m'interrompez pas, dit la Naine ; je raconte lentement, sans suite, comme je peux. J'ai l'esprit obtus, comme le corps difforme ; si vous me laissez perdre le fil de mes idées, je ne le retrouverai peut-être plus.

Le banquier se renversa dans son fauteuil et dit, avec une résignation douloureuse :

— Je vous écoute.

— Loïse était aussi douce que jolie, aussi crétule que bousie. Comme elle ne savait point mentir, elle pensait jamais qu'on la voulait tromper. Un homme lui dit qu'il l'aimait, lui parla de mariage, fit miroiter devant elle un brillant avenir. Loïse vit dans cette tendresse le bonheur de sa famille, une affection partagée, les joies d'une union contractée devant Dieu, devant les hommes ; elle se regarda, à partir de cette heure, comme la fiancée de cet homme, et...

La Naine se leva d'un bond et, le bras étendu vers le banquier, elle poursuivit :

— Et cet homme avait menti, cet homme, trouvant plus tard sur son chemin une riche héritière, oublia sa première et pauvre fiancée !

Le banquier ne se révolta pas contre l'insulte que l'ignoble créature lui jetait à la face. Le souvenir de cette faute, de ce crime, dont il avait fait le récit à l'abbé Sulpice, saignait encore à certaines heures dans sa conscience. Il baissa donc le front comme un coupable, tandis que la servante de Mathusalem reprenait d'une voix rauque de sanglots :

— J'ai dit que la famille de Loïse Michau était honnête. Il n'y avait jamais eu de honte sur le nom de ces obscurs journaliers. A l'idée de lui imposer une flétrissure, Loïse se sentit défaillir. Elle s'enfuit de l'honnête demeure où s'était passée sa jeunesse, et une seule créature, une seule, entendez-vous, apprît la vérité sinistre ! Vous aviez été un voleur de réputation, de probité, André Niçois ! vous deveniez un assassin !

La Naine s'arrêta un moment.

— Un matin, reprit la Naine, on trouva le corps de Loïse près de la rivière, une branche avait accroché sa robe, et le cadavre flottait parmi les herbes. Si vous aviez vu sa pâleur morbide, ses yeux glauques, ses lèvres violettes ! ah ! cela vous eût troublé malgré votre dureté de tigre ! Mais cette même matinée, vous aviez vraiment bien autre chose à faire, vous épousiez une opulente jeune fille et vous commenciez l'échafaudage de votre fortune.

La Naine tira un paquet de lettres, attachées d'un ruban noir, des papiers remplies de sanglots :

— Voilà vos lettres à Loïse, dit-elle, les reconnaissiez-vous ?

Le banquier répondit à voix basse :

— Je les reconnais.

— Faites-en ce que vous voudrez aujourd'hui, dit la Naine ; le dossier des preuves que je possède ne me servirait plus à rien dans une heure.

— Mais, mon fils ! s'écria le banquier — Ce que vous ne saviez peut-être pas, reprit la Naine, en continuant son récit, sans paraître comprendre l'impatience du banquier, c'est que Loïse avait une sœur « Vous connaissez une histoire dans laquelle il est question d'une jolie fille de marchand qu'on appelle la *Belle*, et d'un monstre que l'on nomme la *Bête* ? Dans la famille de Loïse végétaient, honteux, louches, phénomène de laideur, un être hideux maudit, dont l'aspect faisait écrier les enfants. Sa mère et sa sœur la supportaient cependant cette créature infime ; mais, en dehors d'eux, personne ne l'aimait.

« Or, il était venu une idée à ce monstre, les hommes la fuyant, elle eut soudainé vivre avec les bêtes : celles-ci l'auraient aimée, la trouvant plus près de leur race.

Elle rêvait une ferme loin, bien loin, sur la lisière d'un bois, et dans cette ferme, de grandes vaches rousses, de jeunes poulains, des bœufs au pas lourd ; puis la vie écaquante d'un poulailler, des lapins, l'entraîn de la vie de campagne. Les villes la repoussaient, il lui fallait le désert.

« Le jour où Loïse entendit parler pour elle d'un riche mariage, et se crut aimée par un homme opulent, elle prit à part la dédaignée, l'entraîna dans le verger, et la prenant ses larges mains velues dans ses petites mains blanches, elle lui dit :

— Rose !

« Ce monstre se nommait Rose, et Loïse seule s'en souvenait encore.

« Un grand bonheur m'arrive. Je vais épouser André Niçois... Ne secouez pas la tête, il m'a remis cette bague de promesse. N'as-tu pas admiré souvent la position de la ferme des *Hâchettes* ? Eh bien ! cette ferme sera mon cadeau de nocces. Tu y vivras tranquille, presque riche, et aussi heureuse, je l'espère, que tu peux l'être en ce monde.

« Rose se jeta dans les bras de sa sœur, éblouie, suffoquée de joie ! Comme elle s'intéressa à ce mariage, avec quelle curiosité avide elle questionnait Loïse. Sans doute elle se réjouissait de la chance de sa sœur ; mais Rose avait son côté égoïste, personnel, mauvais, développé par la réprobation, le mépris, la crainte de tous. Ce monstre, dont sa mère même se détournait parfois, et pour qui une caresse était un étrange bonheur, ne vécut plus que par cette idée :

« Le mariage de Loïse me fera riche à mon tour ! »

« Elle courait chaque jour près de la ferme des *Hâchettes*, rôdait autour des taillis, calculait l'étendue des champs, comptait sur ses doigts le nombre des arbres ; puis, tranquille, assise à terre, les regards fixés sur le toit d'ardoises bleues de la ferme qui brillait au soleil, elle répétait comme une pendule qui fait : tic, tac, tic, tac, ces mots résumant toutes ses espérances :

« Les *Hâchettes* seront à moi. »

« Ce fut une phase de joie ambitieuse et folle dans le cerveau à demi atrophie de cette *Bête* portant le nom de chrétienne et gardant un cœur de femme, sous son enveloppe taillée à coup de serpe ! Elle ne dormait plus, et quand ses yeux se fermaient, elle rêvait, au milieu d'une campagne éblouissante, les murs des *Hâchettes*, les grands arbres, et le petit cours d'eau. Comme elle questionnait Loïse :

« Que t'as dit ton fiancé hier ? L'époque de ton mariage est-elle fixée ? Pourquoi ne pas retirer ton extrait d'âge et tout confier à notre mère ?

« Il veut attendre encore, répondait Loïse, d'une voix soumise, et j'attends.

La Naine chercha de nouveau un papier dans son tablier, et tira une lettre de mariage imprimée, qu'elle plaça sur le bureau, puis elle continua :

— Loïse attendit jusqu'à ce que André Niçois, qui lui avait juré de l'épouser dans l'Eglise du village, se mariât avec Mlle Dufernois. Et quand elle eut cessé d'attendre, elle cessa de vivre. Vous avez la lettre de mariage, voici le procès-verbal du garde-champêtre, constatant la découverte du cadavre de Loïse sur la berge de la rivière.

André Niçois chiffonna ces deux pièces d'une main crispée, et resta un moment les yeux clos, perdu dans ses souvenirs.

Quand il les rouvrit, il vit la Naine debout, en face de lui, et le regardant avec une cruauté de bête fauve.

— Rose ! vous êtes Rose ? s'écria-t-il.

— Oui, fit-elle, Rose la sœur de la morte, et je jurai de la venger, et de me venger en même temps.

— Que vous ai-je fait à vous ? je ne vous connaissais pas.

— Ce que vous m'avez fait ? Et mes rêves de fortune ? et la ferme des *Hâchettes* ? et l'avenir que Loïse m'eût créé, si vous aviez tenu votre serment ? Je ne me fais point plus tendre que je suis. Je pleurai Loïse parce que souvent elle avait été bonne et compatissante, mais je pleurai aussi la fortune que vous me voliez ! Ma haine grandit de ce double regret. Ce fut la rage d'une bête à qui on arrache une proie qu'elle a gagnée. Pendant des mois je restai comme idiot, allant des *Hâchettes* au bord de l'eau, et de la rivière au cimetière. Tantôt je pleurais ma sœur, tantôt je cherchais le moyen de me venger. Il me vint à l'idée de prendre une hache, une faucille, n'importe quoi ! et de vous tuer, un soir, dans l'angle d'un champ. Je me dis que vous ne souffriez pas assez, et je cherchai autre chose. La belle affaire de mourir, un spasme, un flot de sang, et c'est fini. Loïse avait pleuré bien des mois, moi je ne devais jamais atteindre le but de mon ambition. Les êtres comme moi, nous de corps et d'intelligence, sont paresseux et lents. Enfin un jour, j'appris que vous faisiez venir une nourrice. Dans votre maison allait naître. Je tenais ma vengeance ! Ce jour-là, je poussai de grands cris de joie sauvage, je sautai comme une folle furieuse. J'allais vous punir, vous châtier. J'allais venger ma sœur sur votre femme, sur votre enfant...

—Je comprends ! je comprends ! fit le banquier, avec épouvante.

—La Bête devint rusée comme un renard. Je surveillai les approches de votre maison, je flattaï les servantes, en leur faisant croire que je lisais l'avenir dans la main, le doque en lui portant des os à ronger dans sa niche. Je ne me pressais pas. Mon travail était celui de la taupe. J'avancais lentement, mais sûrement. Vous savez-vous d'avoir fait un voyage en Autriche ?

—Je me souviens, oui, je me souviens !

—Votre famille se trouvait en ce moment à Paris, je surveillai votre maison, je suivis l'enfant, j'épiaï la servante, et un jour, profitant d'une représentation bruyante, à laquelle se pressaient les enfants des champs Elysées, j'entraînai votre petit Marc à travers la foule, puis je le pris dans mes bras, et je me mis à courir. Il riait d'abord, croyant à un jeu ; quand il voulut pleurer, je le montai dans ma mansarde où il était si riche toilette, je l'enveloppai de haillons, et je gagnai la campagne.

« Je courus, je courus à perdre haleine ; l'enfant avait fini par s'endormir dans ses pleurs ; quand il s'éveilla, nous étions loin. Je le plaçai chez des paysans et je rentrai à la maison paternelle.

« On crut que j'avais fait une longue course aux environs et nul ne me questionna sur mon absence.

« Votre femme folle de désespoir, vous écrivit, et quand vous revintes, vous fîtes afficher une promesse de 25,000 fr. à qui vous rendrait votre fils. J'hésitai. Avec 25,000 fr., je pouvais acheter les *Illyriens* ; cependant la réflexion m'arrêta, l'enlèvement était trop récent, j'aurais éveillé des soupçons ; avant de me payer la prime, on m'aurait interrogée. Et pour vous avoir rendu votre petit Marc, j'aurais eu des mois, des années de prison. Et puis, je vous l'ai dit, je voulais, non-seulement m'enrichir, mais encore venger Loïse. Et Marc ne rentra pas dans votre maison. Je me demandais souvent ce que j'en ferais, il m'était impossible de le laisser longtemps où il était, et je restais incertaine de l'avenir, quand un incident décida de ma vie.

« Une troupe de saltimbanques traversa le pays à l'occasion de la fête patronale.

« Elle avait une femme à deux têtes, un hercule du Nord, un veau à cinq pattes.

« Tous ces gens-là faisaient bon ménage ; et comme attirés par leur charivari d'enfer, je me mêlais aux spectateurs regardant la parade.

—Entrez donc, et sans payer, me dit la femme à deux têtes, entre confrères...

« J'entraï et, au moment où finissait le spectacle, le paillasse se glissa sous la toile rapide de la baraque et me fit un signe : « Voulez-vous parler au directeur ? me dit-il.

—Pourquoi faire ?

« Il veut vous proposer un engagement.

« Je ne comprenais pas très-bien encore ce que cela voulait dire, mais je suivis le paillasse.

« Le directeur, un gros homme rougeaud, ventru, bon enfant, me garda de ses yeux et rit de ses trente-deux dents :

—Parbleu ! tu manques à ma collection de monstres, me dit-il ; combien veux-tu par an, pour te montrer dans les foires ? On mettra ton portrait sur le tableau, et tu prendras rang parmi les artistes forains.

—Combien je veux ? balbutiai-je.

—Où. Cent francs par an, ajouta Gondolfo, la défroque payée, une nourriture de princesse et de l'eau-de-vie à discrétion ?

« Ça va pour moi ! répondis-je, ébloui de cette perspective ; mais, l'enfant...

—Tu as un enfant ?

—J'en ai un, du moins.

—Quel âge ?

—Trois ans.

—Joli, facile à dresser ?

—Blond, rose et mince.

—Vingt francs par an pour l'enfant, et tu signes un traité, jusqu'à l'âge de sept ans ?

—Vous partez ?

—Co soir.

—Vous serez demain ?

—A Melun.

—Attendez-moi à Melun, j'y serai avec l'enfant.

« Je frappai dans la main de Gondolfo et je regagnai la maison.

« A la pointe du jour, je me levai ; une voisine écrivit pour moi un bout de lettre par laquelle j'informais mes parents de mon départ, sans leur dire ce que j'avais l'intention de faire. Puis je passai à la Marie, demandai en votre nom l'acte de naissance du petit Marc. Les pièces de l'Etat-Civil sont à tout le monde. On me délivra sans réclamation celle que je demandais. Le soir même, je pris la route de Melun et, dans la nuit, j'arrivai proche des voitures des saltimbanques.

« L'aboiement du chien, le cri du singe, les vagissements d'un nouveau-né m'accueillirent.

« Le directeur m'ouvrit la porte de la voiture, l'enfant et moi nous roulâmes sur un matelas, et je dormis jusqu'à matin.

« La femme à deux têtes venait de désaha-

billier le petit, lui palpait les membres pour s'assurer de leur souplesse et, le jeta comme une balle à l'hercule du Nord :

—Bon à dresser ! dit-elle.

« Je signai mon engagement et celui de l'enfant, les voilà !

—Miserable ! misérable ! fit André Niçois.

—Ah ! je le vengeais enfin ! reprit la Naine ; chaque jour j'assouvissais ma haine. Ce petit être sur lequel tu avais rassemblé toutes les tendresses, je le voyais dompter, battre, affamer à loisir. Il ne pouvait dire ce que je lui inspirait d'épouvante, mais parfois, il tordait ses petit bras en répétant :

—Maman ! maman !

« Alors, je le frappais, on lui disait : « C'est moi qui suis ta mère. »

« Et d'horreur, il se cachait le visage.

« La Naine s'arrêta un moment pour savourer l'horrible désespoir du banquier, puis elle reprit :

—Les souffrances physiques du petit malheureux n'étaient rien auprès de ses souffrances morales. Si l'on brisait ses membres, on empoisonnait sa mémoire, on infiltrait une corruption précoce dans son âme. Ses lèvres roses connaissaient le blasphème, et son langage était un monstrueux tissu d'horreurs naïves.

« J'hésitai un jour à te le renvoyer. L'hercule du Nord me proposa de devenir sa femme. Une tentation me mordit le cœur. Si abominable que je fusse, j'aurais eu ma part de joies en ce monde... des enfants peut-être ! Mais l'hercule ne voulait pas de toi. La raison m'empêcha d'accepter ce maître qui eût si peu de temps sans doute témoigné quelque pitié pour moi. Le terme de mon contrat approchait. J'avais des économies. Mes voyages m'avaient mis à même d'apprendre plus d'un métier lucratif, je refusai de rester dans la troupe, et j'arrivai à Paris. J'allais enfin trouver ma vraie vengeance !

« Je découvris ton adresse. Je sus que le désespoir d'avoir perdu votre enfant vous avait jetés, ta femme et toi, dans le gaspillage et le bruit. Ta femme ne t'aimait plus ; ta tendresse pour elle gardait plus d'apparence que de sincérité ; tu en étais venu à n'avoir qu'un culte : l'or ! qu'un besoin : l'or ! qu'un amour : l'or ! toujours l'or !

« On parlait de l'audace de tes opérations à la Bourse, on vantait ton bonheur ; là-dessus, je savais à quoi m'en tenir, et je ne te jalouais pas.

« Je plaçai Marc dans un pensionnat modeste, en lui recommandant le silence sur le passé ; la frayeur le rendit plus discret que je n'osais l'espérer ; et, chose inouïe, il travailla. Ses progrès furent rapides. Je subvins à ses dépenses, d'abord avec mes économies, puis en payant son éducation avec mes gages...

—Tu te repentis donc ? demanda le banquier.

—Moi ? Tu vas voir ! je remettais au maître de pension l'argent nécessaire pour Marc, et je ne le voyais plus ; j'aurais souhaité qu'il m'oublât, cela aurait arrangé mes plans. A dix-huit ans, il était bachelier. C'était une nature futée, perverse, malsaine. Cet enfant n'avait pas eu d'innocence, cet adolescent n'eût pas de vertu. A l'âge où les autres jeunes hommes s'éveillent à la vie, il était mûr pour tous les vices. Assez hypocrite pour les dissimuler assez fort pour attendre leur satisfaction complète, il voulait jouer dans le monde un double rôle : honnête homme le jour, fibustier le soir. Du reste, joli garçon, s'habillant avec goût, payant ses tailleurs on ne sait comment, coiffé comme un perquiquier, mettant de la poudre de riz comme une femme, insolent avec les uns, souple avec les autres, il réussit à obtenir une situation enviable dans une maison honorable.

—Ah ! fit le banquier, avec une sorte de soulagement.

—Connais-tu la rue Git-le-Cœur ? demanda brusquement la Naine.

—Elle se trouve, je crois, du côté de la préfecture de police, répondit, presque machinalement, le banquier.

—Justement. Je ne crois pas que tu y fasses souvent des acquisitions, et je pense que tu achètes plus de diamants chez Pazlize que de ferrailles chez Mathusalem. Si tu avais fait l'honneur à ce digne négociant de pénétrer dans sa boutique, tu n'y aurais trouvée démarquant le linge, grattant les armoires, quand je ne travaillais pas à la confection de la cuisine. Mathusalem est un cumulard. Il fait argent de tout : vol, recel, fraude, table d'hôte, coucher à la nuit. A cette table d'hôte, je vis un jour apparaître Marc, ton petit Marc, devenu un beau garçon de dix-huit ans. Et il t'utoyait un voleur.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria le banquier, en enchaînant sa tête dans ses mains.

—De ce moment, le fruit était gâté ; mais l'crime, le vrai crime manquait dans sa vie. Marc s'acheminait vers la police correctionnelle, il ne s'étoyait pas encore le baigne. Il donnait cependant de grandes espérances : à la bande, dont il devenait vite l'affilié, car Jean Machù lui assigna le sobriquet de Fleur-d'Echafaud, qu'il a gardé depuis.

—Je deviens fou ! murmura le banquier, je deviens fou.

—Pas encore, André Niçois. Nous touchons seulement au drame. Tu as eu pour ami, pour ami dévoué, M. Pomeurel ?

—Oui, pour ami ! Et comment l'ai-je perdu !

—Ou accusa de sa mort son fils Xavier, que la loi a relâché depuis ; mais, tes souvenirs te rappellent-ils que le commissaire de police chargé de dresser le procès-verbal de l'état des lieux, le matin qui suivit la nuit du meurtre, arracha de la main crispée de Lipp-Lapp, le chimpanzé, une bourse de cheveux d'un rouge ardent ?

—En effet, balbutia le banquier.

—Il en conclut et, plus tard, aux débats, l'avocat avec lui, que Jean Machù, qui fit plus tard des aveux, avait un complice. Mais Jean Machù ne se crut pas le droit de trahir celui qui avait apporté une aide sanglante. Et hier, encore, le nom du second meurtrier était ignoré de la justice.

—Et aujourd'hui ? aujourd'hui ?

—M. Xavier, grâcié et rendu à la liber-

té, s'efforça de chasser ces lugubres souvenirs. Mais un être n'oublia pas ! La justice s'endormit, la bête se réveilla. Lipp-Lapp, qui avait reçu un coup de couteau du complice de Jean Machù, se souvenait de son visage !

André Niçois ne semblait plus avoir la force de suivre le récit de la Naine ; sa face s'empourprait, ses yeux s'injectaient. La Naine devait se hâter.

Elle lui jeta donc ces mots au visage, comme autant de blessures :

—Marc avait été le secrétaire d'Antonin Pomeurel, et ses renseignements avaient donné à Machù, dit Rat-de-Cave, l'idée de piller la caisse du négociant. Surpris tous les deux par l'homme, harcelés par la bête, ils tuèrent le premier et laissèrent l'autre pour morte. Nul ne soupçonna Marc. Moi je savais, mais j'attendais encore. Je craignais de ne pouvoir prouver. La Commune vint, et Fleur-d'Echafaud y joua un rôle le sanglant. Je pouvais le faire fusiller, mais parut trop doux. J'attendais toujours. Mais, tout à l'heure, Marc passait rue de la Chaussée-d'Antin, travesti, méconnaissable pour tous, hors pour Lipp-Lapp. Avec son merveilleux instinct, celui-ci, sautant dans la rue, lui donna la chasse, et ce manège amenait des représentants de la force, Fleur-d'Echafaud, reconnu subitement par Xavier, vint d'être arrêté sous la prévention de complicité de vol et d'assassinat.

Le banquier glissa sur son fauteuil et tomba lourdement à terre, frappé par une attaque d'apoplexie !

Alors, la Naine descendit l'escalier en courant, et cria au concierge :

—Un médecin ! vite un médecin ! votre maître se meurt !

Puis elle disparut dans une allée, comme un fantôme s'évanouissant dans la nuit.

XX

L'IDOLE BRISÉE.

Le fumoir s'ouvrant sur l'atelier de Bénédicte Fougerais présentait l'aspect le plus animé.

Une dizaine de jeunes gens, qu'un déjeuner plantureux, arrosé de champagne, avait animés d'une double verve, faite de jeunesse et de gaieté, étaient l'envoi au salon du modèle de la fontaine commémorative par le gouvernement au jeune sculpteur, et représentant *Hygas* et les *Nymphes*.

Si la louge des amis de Bénédicte empruntait une forme dont l'enthousiasme touchait à l'exagération, il faut cependant convenir que l'œuvre du statuaire méritait de grands éloges.

Tous que se trouvaient placés les jeunes gens, de la baie du fumoir, garni de lourdes portières, ils voyaient se détacher sur un fond de velours rouge, le groupe, magistralement tiré d'un bloc de Carrare.

Rien ne manquait à cette œuvre classique par la beauté des lignes, moderne par cette recherche de la forme dont Coysevox avait rêvé la grâce et dont Clodion révéla le secret.

Certes, il fallait presque du génie pour avoir poli ce marbre vivant, pur et jeune, et celui qui venait de créer cette œuvre pouvait se dire :

—Ma place est faite !

Où, faite au milieu de ceux qui trouvent le succès bon de quelque part qu'il vienne ; mais si changé que fut Bénédicte Fougerais, il ne le savourait point sans remords.

A quelques pas du groupe d'*Hygas*, une statue de terre glaise, s'élevait sous le doigt, prête à tomber en poussière, formait un singulier contraste. Inachevée, voilée de toile grise, elle appelait cependant de temps en temps un regard de l'artiste.

C'était le projet d'une sainte Cécile, commencée d'après un souvenir.

—Vois-tu, mon bon, dit un peintre, en désignant la fontaine de marbre, vois-tu comme tu as eu raison de suivre nos conseils ? Sans ce fameux souper, pendant lequel tu te convertis à la mythologie, tu te retrouvais au moyen-âge, ma parole d'honneur ; là, tu restais un imagier, voilà tout, tandis que je ne sais pas trop qui l'on pourrait t'opposer désormais parmi les jeunes ? Carpaux a souvent trop d'emportement, Dubois touche à l'afféterie, avant deux ans tu seras à la tête de la nouvelle école.

—Et quel succès à l'Exposition ! ajouta un autre ; te souviens-tu que l'on donna la grande médaille à Hiole, pour son *Orion*, une figure classique ? C'est bien le moins que tu l'obtiens du premier coup.

—Quant à moi, ajouta un critique de beaux arts, le commencement de ma série d'articles sur le *salon* 1873 est fait, et je proclame hardiment *Hygas* et les *Nymphes* l'œuvre capitale de l'année. Dans mes promenades à travers les ateliers de Paris, je n'ai rien vu qui approchât de ce morceau.

—C'est la gloire ! Bénédicte, ajouta le poète Gildas.

—C'est le bonheur ! conclut un romancier.

—A la santé de Bénédicte ! à *Hygas* ! à la grande médaille !

—Merci ! merci ! dit Bénédicte, avec une joie expansive ; vous me rassurez. On doute toujours de soi la veille d'un bataille. Tandis que l'on travaille, la fièvre de la production soutient, l'œuvre terminée, on se juge.

—Ce sera le plus beau succès que nous ayons eu depuis dix ans, s'écria le peintre.

—On ne l'appellera que le triomphe de Bénédicte.

—Si on lui tressait une couronne ? demanda Gildas.

—Oui, oui, une couronne !

Deux jeunes fous s'élançèrent dans le jardin et y cueillirent des branches de fleurs, que le plus leste déposa dans les bras des *Nymphes*.

Un hourra général, une dernière libation de champagne saluèrent cette offrande ; mais, quoi qu'il tâchât de se mettre à l'unisson de ses amis, Bénédicte garda une ombre sur le front.

Il en rougissait, s'en irritait ; il tentait de seconder, au vent joyeux du rire, ce lambeau de voile de deuil dont s'enveloppaient son cœur, il ne pouvait pas. Il croyait à son succès, cependant ! Ses amis ne le flattaient point en le lui prédisant, mais quand il regardait ses *Nymphes*, souriantes, il lui semblait que le sourire flottant sur leurs lèvres railait la blessure qu'il portait au fond de son âme.

—Bénédicte, demanda un aquafortiste, veux-tu venir demain à la Conciergerie ?

—Quoi faire ? Je connais le cachot de Marie-Antoinette, la chapelle...

—Ah ! visiter un criminel, tout simplement.

—Qui donc ?

—Mais un gredin d'une jolie force, Marc Mauduit, le complice de ce Jean Machù, qui eut la loyauté d'avouer son crime avant de mourir...

—Et de sauver ce malheureux Xavier Pomeurel, ajouta Gildas.

—Un journal illustré m'a demandé le portrait de cet aimable joli garçon, affilié à la bande des *Casquettes-Noires*. Ma parole d'honneur, je crois l'avoir tuteur aux Bouffes, un soir que j'étais un peu trop gai. Où allons-nous mon Dieu ! si les employés des ministères les plus graves, les secrétaires les plus avenants sont tout prêts à se glisser dans notre intimité pour faire à la fois le mouchoir, l'amitié et la montre ! On dit qu'il garde un imperturbable sang-froid dans sa prison, et que c'est un type fort curieux.

—Dites donc, Paul, demanda un romancier, si vous n'emmenez pas Bénédicte, prenez-moi à sa place. Je cherche une figure pour prochain roman, et celle-là me semble tout-à-fait réussie.

—Eh parbleu ! mon cher, la chose la plus simple est de classer les notes et documents de Marc Mauduit, d'en faire un gros volume intitulé : *Mémoires de Fleur-d'Echafaud*, et vous en vendrez cinquante mille exemplaires.

—Sans compter ajouta Gildas, que vous n'aurez pas besoin de vous mettre en frais d'imagination, le drame est tout fait.

—Comment cela ?

—Il paraît, ajouta le poète, que Fleur-d'Echafaud appartient à une excellente famille. Enlevé à sa mère par une sorte de Caliban femelle, qui vengeait la mort de sa sœur, cette mégère a jeté d'abord le petit Marc dans la baraque d'un saltimbanque ; puis, pardessus cette éducation de gymnase sur la corde, à coups de trique, on l'a fait froter de latin et de grec pour le rendre méconnaissable. Quand il eut fait peu de latin, il se lança, comme vous savez, et finira comme vous pouvez le prévoir. La Naine a tout avoué, dit-on, aux parents de ce misérable.

—Et voilà ce qui m'explique la tentative d'évasion de Fleur-d'Echafaud, reprit le peintre ; sa famille a fourni de l'argent, son habileté de saltimbanque a fait le reste ; s'il ne s'était pas foulé le pied en franchissant le mur d'enceinte, il filait pour l'Amérique.

—Quand je vous disais que le drame est complet.

—Tiens ! tiens ! il faut que je parle de tout ceci à mon éditeur, dit le romancier ; voilà vingt mille francs à gagner dans une quinzaine.

—Viendras-tu, Bénédicte ? demanda l'aquafortiste.

—Non ! non ! répondit celui-ci, en tressaillant.

Gildas se pencha vers le dessinateur.

—Ne parlez jamais de la famille Pomeurel devant Fougerais, dit-il.

Le nuage de tristesse qui couvrait le visage de Bénédicte venait de s'assombrir davantage.

Le jeune homme comprit qu'il allait devenir un hôte maussade et, par un effort de sa volonté, il se leva, rempli de champagne les coupes de cristal rose, et dit à haute voix :

—Faites-moi raison, mes amis ! Une dernière fois buvons à l'avenir, à la joie, à la gloire, au bonheur ! à tout ce qui fait oublier là tout ce qui fait vivre !

Et Bénédicte vida son verre.

En ce moment, un jeune homme franchit le seuil de l'atelier.

Il s'arrêta surpris, presque interdit, avant d'entrer dans le fumoir.

Mais le sculpteur l'avait reconnu et d'un mouvement plein d'élan, il lui saisit les deux mains :

—Toi ! dit-il, toi, Xavier !

Les camarades du sculpteur qui, pour la plupart, connaissaient Pomeurel, le saluèrent amicalement. Ils l'avaient rencontré jadis partout où se rend la jeunesse élégante, au bois, au théâtre, au cercle.

Ce fut alors une série de questions, se croisant en tous sens, et auxquelles il devenait difficile de répondre à la fois.

—Qu'êtes-vous devenu ?

—On ne vous voit nulle part !

—Faites-vous encore courir ?

—Arrivez-vous de voyage ?

—Mon Dieu ! mon Dieu ! répondit Xavier, procédons par ordre. Il y a un peu de vérité dans tout ce que vous venez de dire, et cependant vous allez être bien surpris.

—Ah ! tant mieux ! fit le journaliste, rien ne me surprend plus, et c'est à m'annier ; vous allez me rendre un peu de nerf !

—D'abord, mes amis, dit Xavier, j'ai payé mes dettes.

—Payé vos dettes ! dit le peintre ; êtes-vous sûr d'avoir votre raison ?

—Moi, je comprends, dit l'aquafortiste ; il a soldé ses créanciers pour bâtir son bilan futur sur les bases solides de la confiance.

—Eh bien ! vous n'y êtes pas, dit Xavier, en secouant la tête.

—Alors, expliquez-vous.

—J'ai payé mes dettes pour ne rien devoir aux honnêtes gens qui avaient confié leurs marchandises à ma bonne foi. Et ce qui va bien plus vous étonner, c'est qu'après avoir tout liquidé, amablement, eh ! eh ! eh ! j'ai trouvé, je me suis trouvé avec un capital de 30,000 fr.

—Et la succession de votre père ?

—En comprenant ma part de la succession paternelle. Ah ! l'on va vite dans le petit chemin couvert de fleurs qui s'appelle la vie parisienne. On achète au hasard, on copie les princes de passage, on se lance à fond de train dans les excentricités coûteuses ! puis un matin, la débâcle, finissant ou par sa propre ruine, ou par la banqueroute des fournisseurs. J'ai préféré me ruiner.

—Mais les 30,000 fr. ?

—Qu'en auriez-vous fait ? demanda Xavier au journaliste.

—Moi ? j'aurais pris le chemin de fer et je serais allé les jouer à Monaco.

—Et vous, jeune aquafortiste ?

—Je me serais repris, pendant six mois, à la vie d'autrefois.

—Et après ? demanda Xavier.

—Après ? Eh bien ! après, je me serais fait chasseur d'Afrique.

—Je n'ai eu ni l'une ni l'autre de ces idées, reprit Xavier ; ayant 30,000 fr. de capital, j'ai prétendu vivre de mes rentes.

—Avec 1,500 francs par an ?

—Je ne me suis pas interdit le travail.

—Mais, tu ne sais rien faire Xavier !

—Je ne savais pas, j'ai appris.

—Quoi donc ?

—La tenue des livres, et je tiens la caisse de mon usine.

—La bonne plaisanterie ! dirent en chœur les jeunes gens.

—Crois-tu que je plaisante, toi ? demanda Xavier à Bénédicte.

—Non, répondit celui-ci, d'une voix émue.

—Voyez-vous, reprit Xavier, avec une sorte de bonhomie à laquelle se mêlait un peu d'humeur, nous avons l'habitude de dire de nous et des autres, pendant que nous sommes l'argent à tort et à travers, que « nous menons joyeuse vie ». C'est faux, archi-faux ! Vrai ! nous ne faisons pas nos frais de gaieté. On nous vend de la cuisine frotlée au piment et au cari, on nous verse du vin qui engendre les gastralgies, dont les médecins vivent à nos dépens. Nos chevaux n'arrivent pas toujours premiers. Les cartes nous sont infidèles. Nous passons les nuits à dire des choses idiotes ou à renouer de petits cartons. Les joilliers se moquent de nous. A trente ans, nous n'avons plus ni fortune, ni cheveux, ni illusions ! Il nous reste la chance de faire une fille, c'est-à-dire nous mariés, nous, vieillards, désenchantés, à une honnête jeune fille, que nous ne pouvons comprendre, et qui nous méprisera si nous lui racontons notre vie, et encore, cette prétendue « fin » et tout simplement un moyen de ressusciter sur le turf, dans les avant-scènes et au bacarat. Au bout d'un an on néglige sa campagne, et il y a dans le monde une femme malheureuse de plus ! Eh bien ! j'ai agi, moi, à la façon des sauvages de certaines parties de l'Océanie. Ils ont des idoles pour lesquelles nul sacrifice ne leur semble trop cher. On lui immole tout. On la comble de présents, tout en devant vers elle des vœux empressés, mais si par hasard l'idole ne remplit pas les souhaits de son adorateur ; si elle reçoit l'encens sans le payer en plaisir, en gloire guerrière, en bonheur intime, le sauvage l'arrache de son autel, la couvre de crachats et d'insultes, la foule aux pieds, et finit par la jeter dans un brasier ou la précipite dans la mer. J'ai fait comme eux : les idoles m'ont trompé, j'ai raillé et brisé mes idoles !

—Et tu te trouves heureux ? demanda Bénédicte.

—Complètement. J'ai reconquis le sommeil, la santé, la bonne humeur. Je m'intéresse à une foule de choses dont je ne soupçonnais pas la valeur. Je vivais jadis en fils de famille inutile, et maintenant je suis bon à quelque chose.

—Et qui a opéré ce miracle ?

—Mon frère, répondit Xavier ; puis une jeune fille !

—Une jeune fille !

—Je ne vous ai pas confié tout ce que j'ai vu de vous dire. Je me marie...

—Avec une héritière.

—Avec une orpheline pauvre. Je n'ai rien ; elle ne me le reprochera pas.

—Elle s'appelle ?

—D'un nom obscur : Louise Dubois. Vous ne la connaissez point. Elle avait pour père un saint homme, qui fut quarante ans notre caissier.

Le sculpteur serra la main de Pomeurel. Les jeunes gens comprirent que le déjeuner, si gai, la causerie si folle, allait faire place à un entretien grave, et ils prirent congé de Bénédicte, dont le cœur battait bien fort en se retrouvant seul avec Xavier.

Ces deux jeunes gens ne s'étaient pas revus depuis deux années.

Pendant la guerre, Bénédicte s'était battu ; lorsque la paix nous fut rendue, et que l'avoué de Jean Machù eut rendu l'honneur et la liberté à Xavier, Sabine supplia son frère de ne pas revoir Bénédicte.

Ce nom lui causait toujours au cœur une sorte de souffrance.

Elle avait tenté d'oublier ; que le talent si pur dont elle était fière, avait changé de voie ; les journaux lui apprenant le futur succès de son fiancé, et désormais entre eux s'était creusé un abîme. Trop affectueux pour ne pas souffrir beaucoup, trop courageux pour ne point lutter contre cette douleur, elle s'était efforcée de la cacher à tous. Mais Xavier ne fut pas dupe de la feinte tranquillité de Sabine et, en dépit des recommandations de sa sœur, de ses promesses, il voulut savoir si, de son côté, le sculpteur ne cachait pas une secrète blessure au fond de son cœur.

Le premier regard, le premier mot du jeune homme le lui apprit. La façon dont il lui prit les mains, l'élan avec lequel il lui cria : « Toi ! » suffirent pour prouver à Xavier que le souvenir de Sabine survivait à ses défaillances.

A peine les amis du sculpteur se furent-ils éloignés que Bénédicte demanda, d'une voix émue :

—Pourquoi avoir tant tardé ?

—Je te savais occupé, heureux, dit Pomeurel.

—Heureux ! répéta Bénédicte, en secouant la tête.

—Demain s'ouvre le *salon*, demain tu exposes ta grande œuvre aux regards du jury, et d'avance on applaudit à ton succès. Serai-je donc le seul à ne pas voir en détail cette merveille de l'art moderne ?

—Bénédicte tendit le bras vers le groupe de marbre :

—Va la voir, dit-il.

Et, tandis que Xavier examinait la fontaine, le sculpteur resta assis sur un divan, la tête plongée dans ses mains.

Xavier demeura longtemps devant l'œuvre de son ami. Quand il reprit sa place à côté de Bénédicte, il se contenta de dire :

—C'est fort beau, en vérité, fort beau ! Mais il le dit sans enthousiasme, et l'acablement de sa pensée se trahissait dans le son de sa voix.

—Ne ments pas ! lui dit Bénédicte, d'un accent troublé ; j'ai besoin d'apprendre de

ta bouche une vérité terrible, mortelle peut-être, mais je veux la savoir quand même, dit-elle achever de me briser l'âme : Sabine ne m'aime plus...

—Sabine a renoncé à toi, du moins.

—Elle ne m'a jamais aimé ! dit Bénédicte, avec explosion. Elle m'a sacrifié à tout : à ses rêves, à son orgueil surtout.

—Je ne te comprends pas ! dit Xavier.

—N'était-ce point l'orgueil qui la poussait à rompre les projets formés par son père ? Que lui demandais-je, à l'heure où le malheur et le deuil l'écrasaient, sinon de se montrer loyale et de tenir son serment ?

—Lui reprocherai-tu l'excès de sa générosité ?

—Oui, répondit Bénédicte, avec éclat ; elle n'avait pas le droit de pleurer seule.

—Elle ne devait pas se déshonorer.

—Elle a fait pis, elle m'a perdu !

—Perdu, quand demain tuseras célèbre.

—Célébre ! célèbre ! Ah ! toi que comme les autres, vous n'aurez donc que ce mot sur les lèvres ! Et qu'en ferai-je de cette célébrité ? A qui offrir cette gloire ? Verrai-je un front se colorer de joie à la pensée de mon triomphe ? Non ! non ! j'ai travaillé, et l'on affirme que j'ai réussi, mais j'ai travaillé avec douleur, avec une sorte de rage. J'ai voulu de la gloire pour me venger, et je la ramasse n'importe où. Crois-tu que je m'absolve, Xavier ? Non pas ! Demain, cette statue ne sera plus à moi, dans six mois elle attirera, en plein soleil, la foule curieuse, et cette œuvre malsaine m'aura fait riche, sans réussir à me faire heureux ! Ah ! la gloire pure et chaste que je demandais jadis pour l'offrir à Sabine ! les pures couronnes décernées, non pas à la déesse païenne, mais à quelque divine madone ! où sont-elles ? C'est fini ! J'ai voulu ce qui est ! et je ne puis plus reculer.

Bénédicte se leva et, arrachant la toile enveloppant la statue de la *sainte Cécile* :

—Regarde cette terre, dit-il, elle eût été digne de moi et d'elle. J'ai vu Sabine aussi belle que cette sainte Cécile, le soir où elle chanta l'*Opéra* de Haydn ! qu'elle ne me dira plus jamais !

L'émotion étrangla les mots dans la gorge du sculpteur. Il essaya de lutter, de se roidir, ce fut en vain, les sanglots le gagnèrent, et il se jeta dans les bras de Xavier, en s'écriant :

—Mon frère ! mon frère !

Le jeune homme avait lui-même les larmes aux yeux.

—Je te comprends bien, dit-il ; j'ai été trop faible pour garder le droit de te blâmer. Ici la *Sainte*, à côté l'*Idole*, et c'est aux pieds de l'idole que tu t'es prosterné...

—Xavier, demanda Bénédicte, avec l'exaltation de la douleur, rien ne saurait donc fléchir Sabine, ni repentir, rien ?

—Peut-elle entrer ici ? demanda Pomeurel, en désignant les groupes, les statues, l'atelier.

—Non, non, je le sais. Mais si je purifiais le sanctuaire où elle avait promis de vivre, si je chassais l'idole du temple, si je la brisais du même marteau qui la tira du néant, Sabine reviendrait-elle ?

—Que vas-tu faire ? s'écria Xavier, épouvanté, en voyant que son ami venait de saisir un lourd marteau.

—J'attends, dit Bénédicte. Périssent ma fausse gloire ! et que le succès de demain soit anéanti, si l'autel n'est pas purifié de sa souillure et de ses remords !

—Mais cette œuvre est une œuvre de génie ! dit Xavier, tu regretterais l'exaltation d'un heure, tu ne me pardonnerais pas, et Sabine...

—Reviendrait-elle ? demanda une dernière fois Bénédicte.

—Oui, répondit Xavier Pomeurel.

Alors, un fracas horrible retentit dans l'atelier ; le marteau de Bénédicte frappait le groupe, dont la veille encore il attendait tant de gloire et de joie ; le jeune *Hygas*, les *Nymphes* volaient en éclats, en présence de Xavier, consterné, se demandant si Bénédicte était à un accès de folie ou seulement à l'impérieuse voix de sa conscience.

Quelques minutes après, il ne restait plus de la fontaine de marbre de Carrare que des débris informes, jonchant le sol de l'atelier.

Et, à côté des éclats de marbre, des restes mutilés de cette œuvre superbe, Bénédicte tomba foudroyé à son tour.

Xavier courut chercher Beppo ; on coucha le sculpteur sur le divan du fumoir, puis Pomeurel ayant abaissé les rideaux qui séparaient le reste de l'atelier, jeta la brassée de fleurs offerte d'abord à Aphrodite aux pieds de la sainte Cécile, sortit ensuite de la maison n° 11 du boulevard de Clichy, sauta dans une voiture de place et jeta une adresse au cocher.

—Crève tes chevaux, dit-il, je les paie.

La voiture roula comme un orage.

Xavier monta à l'appartement de sa sœur, il prit un voile de dentelle espagnole, l'entortilla dans ses plis, lui saisit le bras sous le sien et l'entraîna.

—Où allons-nous ? demanda-t-elle.

—Viens, répondit-il, d'une voix impérieuse et tendre à la fois.

Sabine obéit, sans se rendre compte de ce qu'elle faisait.

Elle ne chercha pas à voir par quelles rues passait la voiture. Son cœur battait et pourtant elle ne questionnait pas.

Lorsque le cocher s'arrêta boulevard de Clichy, lorsque Sabine, en pénétrant dans la cour, reconnut, à la disposition de la maison, qu'elle était spécialement occupée par des artistes, elle se troubla.

Alors, serrant la main de Xavier :

—Où me mènes-tu ? demanda-t-elle encore.

—Viens ! répéta-t-il, en l'entraînant plus vite.

La porte de l'atelier était restée entrouverte, Xavier la poussa sans bruit, et Sabine comprit enfin qu'elle se trouvait chez Bénédicte Fougerais.

Alors, elle voulut s'enfuir.

—Reste ! lui dit Xavier ; ce ne serait plus orgueil, mais trahison ; vortu, mais parjure.

Puis, relevant un débris de la fontaine, une ravissante tête d'enfant, modelée avec un art exquis et qui aurait suffi pour créer un avion à Fougerais :

—Ceci, lui dit-il, faisait partie d'un chef-d'œuvre que tes regards ne pouvaient rencontrer.

—Ah ! fit Sabine, dont le visage rayonna. —Et maintenant, poursuivi le jeune homme, en ouvrant l'orgue placé dans l'atelier, assieds-toi là, Sabine, et chante. —Chante, moi ? —L'O Jezu de Haydn. —Ah ! frère ! frère ! dit-elle, en suspendant ses deux bras au cou de Xavier, je comprends. Sabine prit place sur le tabouret et, d'une voix que l'émotion rendait plus pérorante encore, elle commença le chant dont le souvenir était si bien resté dans la mémoire de Bénédicte. Tandis que l'accent ému de Sabine remplissait l'atelier sonore, le sculpteur, que le jeune Beppo entourait de soins aussi intelligents qu'affectueux, repréait avec lui le sentiment de la vie. Les notes du motif exécutèrent sur lui une influence étrange. Il semblait se demander de quelles hauteurs célestes ce chant descendait sur la terre. De grosses larmes coulaient sur ses joues, sans effort, sans souffrance et, les mains jointes, il murmura : —Sainte Cécile ! Puis, faible, trébuchant, s'appuyant à la muraille, il gagna la baie du fumoir, devant laquelle étaient retombés les portières et, pâle comme Lazaire, déchantant à son sépulchre, il s'approcha, se pencha, regarda. Alors, il tendit les bras, en murmurant : —Sabine ! Xavier le reçut sur sa poitrine. —Tu vois, dit-il l'idole renversée, la sainte est revenue. Sabine n'acheva point l'air commencé, le trouble, la joie menaçant d'avoir sur le sculpteur, encore si faible, une influence terrible. Mais la joie finit par triompher de tous les autres sentiments qui l'opprimaient, et quand Bénédicte serra la main de Sabine il semblait ressuscité. —Me la donnez-vous ? dit-il. Sabine rougit, en détournant la tête. —Vous le demandez à Sulpice, dit-elle. —Non-seulement je n'ai plus rien, reprit Bénédicte, mais les morceaux de marbre que vous voyez là m'ont ruiné. Sabine regarda Bénédicte avec un sourire. —Ami, dit-elle, en se tournant vers Xavier, dans quel mois épousa-tu Louise ? —Pourquoi cette question ? demanda le jeune homme. —C'est que... il me semble... on pourrait ne faire qu'une cérémonie, et Sulpice nous bénirait tous deux le même jour. Trois mois plus tard, dans la chapelle particulière de la fabrique de Charenton, un jeune prêtre, dont le front était traversé d'une large cicatrice, célébrait une messe de mariage et bénissait les anneaux de deux jeunes couples. Tous les ouvriers, endimanchés, rayonnants de joie, se pressaient dans le sanctuaire, et quand les nouvelles mariées sortirent de l'église, deux jeunes filles leur offrirent de merveilleux bouquets blancs. Les mains se serraient, les yeux étaient humides. Le discours de l'abbé Sulpice avait arraché des larmes ; on ne comprenait pas bien pourquoi il avait pris pour texte de son discours un passage de l'Écriture, relatif aux *Idoles*, à qui l'homme sacrifie trop souvent son âme ; mais le généreux prêtre avait si bien fait rayonner les saintes joies du sacrifice, l'efficacité du repentir offert au pied de la croix, les mystères du martyre enduré pour le devoir, que tous les cœurs vibrèrent de son émotion. Au moment où les nouveaux époux quittaient la cour de la fabrique, la voix naziard de l'abbé d'Api, qui tenait à la main un paquet de gravures grossièrement enluminées, cria : —Achevez la *Complainte* de Fleur-d'Échafaud, et les dernières paroles prononcées par le misérable ! Dix centimes : deux sous ! Nous avons vécu huit années. Notre existence s'est écoulée dans une des périodes les plus agitées de notre histoire. De grandes causes ont été menacées et mises en péril. Nous avons apporté à la défense et à la faire triompher le concours de toutes nos forces, de toute notre énergie et de toute notre bonne volonté. C'était peu, il est vrai ; mais nous donnions ce qu'il nous était permis de donner dans notre indépendance, et le Maître un jour a bien voulu louer et bénir l'obole du pauvre. Nous avons eu des adversaires ; nous nous y attendions et la chose était toute naturelle. Pour les combattre et pour les vaincre s'il était possible, nous avons pris une modeste place dans la presse catholique de ce pays. A toutes leurs attaques et leurs calomnies nous leur avons opposé le franc parler de notre foi que résume notre devise : *credidit propter quod locutus sum*. Plusieurs d'entre eux nous ont parfois reproché ce qu'ils appelaient la rudesse de notre langage. Nous avons pu être rudes, nous ne le nions pas ; mais quand l'indignation monte dans notre âme, il arrive quelquefois que cette âme trahit le sentiment pénible qui la fatigue. Toutefois nous n'avons jamais cessé pour cela d'être juste, équitable et honnête. Dans tous nos combats, dans toutes nos luttes, nous ne nous sommes servi que des armes dont l'honneur chrétien ne saurait rougir. Nous avons eu des ennemis. Ceux-ci nous ne les attendions pas. Longtemps même nous avons refusé de croire à leur hostilité ; et nous allions notre chemin sans nous mettre en garde contre leurs coups perfides. Qui aurait cru, en effet, que du sein de la famille pourrait s'élever des animosités pareilles ? Nous étions des frères, et dans ceux qui

seraient la même cause que nous, nous ne voulions voir que des frères. Nous avions oublié Caïn : Caïn nous a tué. Nous avions une collaboration dont nous pouvions à bon droit nous enorgueillir. On l'a anéantie. Un à un, tous ceux qui nous apportaient le concours de leur forte plume, de leurs puissants écrits, ont dû nous quitter, soumis qu'ils étaient aux tracasseries, aux vexations, aux persécutions dont nos frères ennemis les poursuivaient sans relâche. Nous avions des abonnés. On nous les a ravés par centaines. Il est venu même un temps où il suffisait de nous donner l'hospitalité au foyer de la famille pour être mal noté. On intimidait, on menaçait même. En des jours où les caractères bons, mais faibles ne manquent malheureusement pas, l'intimidation triompha. Caïn le savait ; Caïn le voulait ; Caïn l'a tenté. Il nous restait cependant assez de lecteurs intelligents pour nous autoriser à continuer les sacrifices que nécessitait la publication de notre feuille. Et nous voulions bien les trouver légers ces sacrifices en les comparant à l'importance et à la grandeur de la cause qui les sollicitait. Il nous semblait même que la vérité que nous voulions servir ne pouvait triompher que par le sacrifice et par la lutte. Et nous étions décidés à lutter longtemps, à lutter toujours. L'ennemi le savait, et il eut l'intelligence perfide de nous interdire une des conditions essentielles de la lutte. Il nous ravit la liberté. Et ce dernier effort de son hostilité, il le dirigea contre toute la presse catholique de cette Province ; c'est ainsi que nous fûmes atteints. Notre journal n'avait qu'un but : combattre l'erreur en lui opposant sans cesse l'affirmation franche et sincère des droits de la vérité. Nous réclamions les droits de la vérité dans l'ordre social. La politique, l'économie, l'éducation, toutes nos institutions, nous voulions que toutes ces choses reposassent sur l'enseignement de l'Église. Ainsi toute question devenait pour nous une question religieuse. Nous n'ignorions pas que nos aspirations déplaçaient souverainement aux ennemis de l'ordre, les libéraux, ceux que nous appelons nos adversaires. Toutefois nous étions loin de nous attendre à rencontrer parmi nos frères, des âmes qui se choqueraient de nos réclamations catholiques et qui traiteraient jusqu'à user de moyens coupables pour nous forcer au silence. Voilà pourtant ce qui est arrivé ; ce que l'histoire dira pour l'éternelle honte de nos temps, si fertiles en défaites et en trahisons de la bonne cause. Telle qu'elle nous est faite aujourd'hui, la position de la presse catholique interdit de parler de questions religieuses qui touchent à certains domaines. Si nous sommes amenés à dire notre pensée sur nos institutions ; à dire ce que nous croyons être l'intérêt religieux, ou nous avertis que nous sortons de notre sphère et il nous faut opter alors entre le silence ou la censure. Quand il plait à des prêtres libéraux catholiques de colporter dans les journaux ou dans les brochures, avec des principes faux, des injures au camp catholique, il faut laisser passer le tout sans mot dire, si on ne veut être solennellement averti qu'il nous est défendu de combattre un prêtre dans la presse. Les libéraux crient, hurlent librement tous leurs mauvais principes. Ils s'attaquent à l'Église, à ses droits, à ses privilèges et ses prérogatives. Ils insultent les évêques et les pasteurs qui les combattent. Jamais on ne les reprend ; jamais on ne les condamne. Mais qu'un journaliste catholique se permette seulement de manifester son étonnement de voir un prêtre servir des principes condamnés par le pape infallible, et le lendemain, ce journaliste sera publiquement repris et censuré avec un ton où l'arrogance le dispute à l'amertume. On se ruera avec colère sur sa feuille ; on conspire contre elle, et l'on ne se donnera de repos qu'après l'avoir anéanti, ou l'avoir forcé à se taire. Pour tout dire, les libéraux sont des anges, des martyrs, et les écrivains catholiques sont des exagérés et des fanatiques. Il faut à tout prix humilier, paralyser ceux-ci, et exalter, favoriser ceux-là. Telle est aujourd'hui la position de la presse catholique de la Province de Québec. Cette position n'est pas soutenable. Nous le savons. Voilà pourquoi, en attendant que les temps meilleurs reviennent, nous cessons de paraître. Nous avions besoin pour exister, de la liberté que doit posséder le chrétien et le catholique. Cette liberté nous est ravie, nous nous refusons donc à vivre plus longtemps sans elle. A ceux de nos confrères

qui restent, nous leur souhaitons la liberté qui leur manque. A nos adversaires nous souhaitons la lumière, et à nos ennemis nous souhaitons l'élevation de sentiment et de vue qui leur fait défaut. A ceux qui nous ont aidés dans notre œuvre, nous offrons toute notre reconnaissance, et aux lecteurs qui nous ont suivis jusqu'à la fin, tous nos remerciements. Hotel du Canada, Rue St. Gabriel Montréal, P. Q. Le propriétaire remercie Messieurs les Supérieurs et Principaux des Collèges, Séminaires et Maisons d'Éducation de la Province, du patronage qu'ils lui ont accordé et qui a fait de son hôtel, depuis de longues années, la maison par excellence choisie par les parents et les chefs d'institutions pour le séjour à Montréal des élèves à la sortie et à la rentrée des classes. La tranquillité et le bon ordre de l'Hôtel du Canada, ainsi que la respectabilité des familles qui le fréquentent, en éloignent tout ce qui, pour des jeunes gens, pourrait être une cause de danger ou de dissipation. Le propriétaire espère que ses efforts lui assureront la continuation du patronage distingué dont les Messrs. du clergé et les familles l'ont jusqu'à présent honoré. A. BÉLIVEAU, Propriétaire. FRANK ALEXE, Agent-Voyageur Général-Canadien, pour le *Chemin de Fer Pas sumpsic et S. E.* ; Bureau : 130, Rue St. Jacques, Montréal. "Mountain Hill House" à Québec. Nous avons eu l'heureuse occasion, en visitant dernièrement la ville de Québec, de faire connaissance avec MM. Dion et Cie., nouveaux propriétaires de l'Hôtel si bien connu depuis assez longtemps, sous le nom de *Mountain Hill House*. Nous sommes revenus enchantés. Ces messieurs viennent de faire à cet établissement des améliorations considérables. M. Octave Sylvain, Gérant et l'un des propriétaires de l'Hôtel, dont les capacités et l'urbanité sont si bien appréciées du public voyageur, sait procurer tout le confort que l'on peut trouver dans un hôtel de première classe. Il ne faut pas oublier M. Bergeron, premier commis, dont l'activité, la politesse et l'affabilité sont si bien connus des voyageurs canadiens et américains. Les personnes qui vont à Québec ne peuvent donc mieux faire que de se rendre à cet hôtel, où elles trouveront tout le bien-être désirable aux prix les plus modérés. LIBRAIRIE Imprimerie et Reliure LIBRAIRIE Payette & Bourgeault No. 250, Rue St. Paul, MONTREAL. Mme. Veuve Chs. Payette & Bourgeault, tout en offrant des renseignements au public et à leurs pratiques pour le généreux encouragement qu'ils ont bien voulu leur accorder jusqu'à ce jour dans le commerce de Librairie, profite de cette occasion pour leur annoncer qu'il vient de recevoir un assortiment considérable de Livres Classiques et Religieux de Littérature et d'Histoire, etc., etc., qu'il vendra à des prix défiant toute compétition. Voici un extrait du Catalogue des ouvrages Canadiens, qu'elle offre en vente : RIQUARTIÈRES de l'Hon. B. Joliette et de l'Hon. G. de l'Assommoir, 1 vol. in-8. 0.25 CAP AU DIABLE (LE), Légende, par le Dr Deguire ; in-8. 0.15 HELIKA, Mémoire d'un vieux Maître d'École, par le même ; in-8. 0.25 JEAN RIVARD, le Dérégulé canadien, par A. Gérin-Lajoie ; 1 vol. in-12. 0.30 JEAN-RIVARD, l'Économiste, par le même ; 1 vol. in-12. 0.30 MONTCALM EN CANADA (DE), ou les dernières années de la Colonie Française (1758-60), par Un Ancien Missionnaire ; in-8. 0.75 UNE DE PERDUE, DEUX DE TROUVÉES, par G. de Boucherville ; 2 vols. in-12. 1.00 ESQUISSE sur le Nord-Ouest, par Mgr. Taché ; 1 vol. in-8. 0.30 NOTRE-DAME DE LOUDES, par Henri Lassalle ; 1 vol. in-12. 0.50 LA VRAIE POLITESSE ET LE BON TON, par un prêtre Canadien ; 1 vol. in-12. 0.25 SOUVENIRS D'UN EXILÉ CANADIEN, par F. H. Singer ; 1 vol. in-12. 0.30 LES ANCIENS CANADIENS, par P. A. de Gaspé, nouvelle édition ; 2 beaux vols. in-12, broché. 1.00 HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE, par Edm. Lacombe ; 1 vol. in-8. 1.00 MÉLANGES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES, par le même ; 1 vol. in-12. 0.60 NOUVEAU TESTAMENT DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST (LE), traduit de la Vulgate en français, avec des notes explicatives, morales et dogmatiques, pour en faciliter l'intelligence, par Mgr. Bullaugeron, Archevêque de Québec ; 1 fort volume in-12, pleine reliure en cuir. 1.50 Et une foule d'autres. Ces ouvrages sont expédiés par la poste sans charge extra sur réception du prix ci-haut mentionné. AUSSI : —Fournitures de Bureaux et d'Écoles, Statues, Chapeteaux, Images, Livres de Prières, etc., etc., vendus à grande réduction. LIBRAIRIE PAYETTE & BOURGEOULT 250 RUE ST. PAUL, Vis-à-vis la Rue St. Vincent. MONTREAL. N. B.—Tout ordre pour Impression, Reliure, Livres Blancs, etc., exécuté promptement à très bas prix.

MAISON NOTRE-DAME. MM. E. MATHIEU & FRÈRE. Ayant fait l'acquisition du Fonds de Banque-routier d'Épicerie de M. VICTOR TRUDEL, ont transporté leur établissement au magasin occupé par ce dernier. No. 77, Rue Notre-Dame, Porte voisine du Dr. Picant, presque vis-à-vis leur ancien magasin. Ont toujours en main un assortiment de choix et varié d'ÉPICERIES, VINS, LIQUÈRES, etc., etc., de première qualité, vendus à prix réduits. VIN DE MESSE importé spécialement pour le clergé avec la bienveillante autorisation de Sa Grandeur Mgr. de Montréal. 15 Mai 1877. —15 ABEL PILON & Cie. 33, RUE DE FLEURUS, PARIS. Crédit Littéraire et Musical POUR L'ACQUISITION DE LA MUSIQUE ET DES LIVRES Fourniture immédiate des meilleurs ouvrages de Littérature, Droit, Sciences, Beaux-Arts, etc. ainsi que les PUBLICATIONS MUSICALES des principaux éditeurs de Paris. Mode de crédit pour tous les ouvrages du catalogue Abel Pilon & Cie. Toute demande jusqu'à vingt piastres est payable une piastre par mois, et au-dessus de cette somme, le paiement mensuel est égal au vingtième du montant de la facture. S'adresser à M. E. DANSEREAU, 17, Cote St. Lambert, MONTREAL. Agent de MM. Abel Pilon & Cie., de Paris, pour la Puissance du Canada. VOIR LES CATALOGUES ET SPÉCIMENS. 22 Juin 1877. —61 Lait de Magnésie, Liquide Concentré de Magnésie Cette Magnésie empêche la nourriture des enfants de devenir dure dans l'estomac. Elle est infallible dans les maladies de la vessie ; elle règle l'action des intestins, et elle s'adapte particulièrement aux enfants comme un laxatif doux, et aussi aux femmes enceintes. Dans les cas ordinaires de la goutte et de la gravelle, Sir Humphrey Davy a prouvé incontestablement l'efficacité de la Magnésie. Cette solution forme des combinaisons solubles avec les sels d'acide uric, par là, arrêtant leur tendance à se déposer, et par suite, évitant les douleurs aiguës, lorsque d'autres alcalis et même la Magnésie solide ont manqué leur effet. C'est un laxatif agréable, et dans les cas d'irritation de l'estomac par suite d'excès de manger et de boire, son action prompt et douce à déplacer l'acidité, lui permet de soulager et remettre en ordre cet organe dans très-petit temps. Prix : 50 cts. et \$1.00 la bouteille. DEVINS & BOLTON, Pharmaciens. Agents pour le Canada. GOLD Great chance to make money. We need a person in every town to take subscriptions for the largest, cheapest and best illustrated family publication in the world. Any one can become a successful agent. The most elegant works of art given free to subscribers. The price is so low that almost everybody subscribes. One Agent reports making over \$200 a week. A lady agent reports taking over 400 subscribers in ten days. All who engage make money fast. You can devote all your time to the business, or only your spare time. You need not be away from home overnight. You can do it as well as others. Full particulars, directions and terms free. Elegant and expensive outfit free. If you want profitable work send us your address at once. It costs nothing to try the business. No one who engages fails to make great pay. Address "The People's Journal," Portland, Maine. NARCISSE BEAUDRY HORLOGER ORFÈVRE ET BIJOUTIER 44, COTE ST. LAMBERT, MONTREAL. M. Narcisse Beaudry offre ses remerciements les plus sincères à ceux qui ont bien voulu jusqu'à ce jour lui offrir leur patronage. Il annonce avec plaisir à son amis et au public que ses opérations lui ont permis d'augmenter et de varier l'assortiment de ses bijoux et de ses pierres précieuses. Ses diamants sont de la plus belle eau et le fini artistique avec lequel ils sont enchâssés, témoigne hautement de son habileté et de celle de ses ouvriers. Toutes les variétés des pierres précieuses en usage pour les bijoux, sont dans ses vitrines où les connaisseurs auront l'avantage de faire leur choix. M. Beaudry se charge comme par le passé de la confection de toute espèce de bijoux et il en fournit les matériaux et la main-d'œuvre à des prix défiant toute compétition. Un nombre de ses spécialités, M. Beaudry entreprend la réparation des ornements d'Église, et il l'invite tout particulièrement les membres du clergé de cette Province à venir visiter son établissement. Réparations faites aux montres des membres du clergé à 25 pour cent meilleur marché qu'ailleurs. Tout article sortant de son atelier est garanti

AGENCE DE LA PUISSANCE du CANADA DES CÉLÈBRES MACHINES TYPOGRAPHIQUES et Lithographiques FRANÇAISES DE MARINONI Constructeur-Mécanicien à Paris 5,000 Machines vendues dans le monde entier ACHILLE VALOIS 20, RUE ST. GABRIEL MONTREAL. NOUVELLE MACHINE ROTATIVE, imprimant avec papier continu. Cette Nouvelle Machine réunit tous les perfectionnements cherchés depuis trente ans, élégance, simplicité, solidité, mise sous presse facile et rapide, vitesse supérieure à toutes les autres. Elle peut être montée partout, même aux étages supérieurs des imprimeries. Pour les fonctions, il n'est pas nécessaire de creuser une fosse dans laquelle il faut descendre pour mettre les clichés sous presse. NOUVELLE PRESSE A LABEURS à deux cylindres, système à décharge et à pinces pour ouvrages de luxe, vignettes, labours, journaux, etc. PRESSE LITHOGRAPHIQUE pour l'impression des ouvrages de ville, tableaux, cartes, dessins au crayon, et de tous les travaux en chromo. Cette Machine est simple et solide. Le calage des pierres se fait instantanément sans aucune hausse, une pointe mobile, brevetée, permet d'obtenir un repérage exact. On peut la monter à tous les étages — marchant à bras, elle occupe un tourneur et un margeur. La Presse lithographique de Marinoni sert également à l'impression typographique. Elle devient alors typo-lithographique. PRESSE UNIVERSELLE, pour l'impression des Journaux, ouvrages de Ville, vignettes et travaux de grand luxe. — Cette Presse mécanique typographique en blanc est simple, solide et facile à conduire. Elle se monte sans maçonnerie ni scellement, on peut la placer à tous les étages. — Son tirage est de 1,000 à 1,500 exemplaires à l'heure. — Pour les travaux de grand luxe et le tirage des filets, tableaux, etc., on peut ajouter à la machine le nouveau STAMPÉUR MOBILE breveté qui permet d'obtenir une touche encore plus parfaite. PRESSE INDISPENSABLE. Cette machine est la plus simple, la plus solide et la plus facile à conduire des Presses Typographiques en blanc (petit modèle). Elle est bien supérieure à toutes les Presses à pédales qui sont proposées aujourd'hui aux imprimeurs. Ces presses sont incomplètes sous le rapport de la touche et de la distribution ; elles n'impriment que de très-petits formats. La PRESSE INDISPENSABLE sert au tirage des ouvrages de Ville, des Journaux, des Labours, des Vignettes, etc., etc. Elle est munie d'un receveur de feuilles mécanique, marchant à bras, elle occupe un tourneur et un margeur. Son tirage est de 1,200 exemplaires à l'heure. Elle peut être placée à tous les étages. M. Achille-Valois, de Montréal, durant son séjour à Paris, a obtenu de M. Marinoni, Constructeur Mécanicien, l'Agence Générale pour la vente en Canada de ses Célèbres Presses Typographiques et Lithographiques. Ces Presses sont renommées dans toute l'Europe pour leur simplicité, leur solidité et la qualité du travail qu'elles produisent, ainsi que pour leur bas prix. Des prospectus illustrés et toutes les informations voulues seront envoyés par l'Agent à tous les Imprimeurs qui en feront la demande. S'adresser à ACHILLE VALOIS, Constructeur de Presses Typographiques, chez MM. Beauharnois et Valois, 20 rue St. Gabriel, Montréal. A VENDRE ! AUX IMPRIMEURS et RELEURS MAGNIFIQUE MACHINE A COUPER LE PAPIER (A la main) De la célèbre Manufacture de Hoe. Cette Machine, qui a coûté \$80.00, est en parfait ordre, et n'est vendue que pour faire place à une machine marchant à la vapeur. On peut la voir fonctionner à ce bureau, où elle est en vente.

COMPAGNIE D'Assurance Agricole DU CANADA 180, Rue St.-Jacques MONTREAL. La perte essuyée par cette Compagnie dans le feu de St. Jean, N.-B., n'est que de \$4,000, preuve de l'administration prudente des affaires de cette Compagnie. Assurance sur les Résidences privées et sur les propriétés qui n'offrent aucun risque dangereux. Cette Compagnie assure contre les pertes par le FEU ou le TONNERRE aux taux ordinaires des Assurances contre le feu. WM. ANGUS, Président, A. DESJARDINS, M. P., Vice-Prés., WM. CAMPBELL, Secrétaire, EDW. H. COFF, Gérant Général. 30 juin. am 64 AUCUN TONIQUE n'a été aussi hautement apprécié par ceux qui souffrent de la Dyspepsie que le VIN DE QUININE DE CAMPBELL, et aucune Médecine de nos jours a obtenu un Succès Semblable, agissant principalement sur cet organe le plus important du système que l'on appelle "L'ESTOMAC." Ce remède est d'une valeur inappréciable dans les cas où la digestion est lente, l'appétit faible et irrégulier, ainsi que dans ceux de débilité et de manque d'énergie vitale se fait sentir. Des milliers de personnes peuvent attester que c'est sans contredit la meilleure Médecine Tonique du Siècle. Évitez les contrefaçons et rappelez-vous que le Vin de Quinine de Campbell est le seul qui soit original et réel. En vente chez Gravel & Frères, coin des rues St. Laurent et Craig. J. W. HOBART, Surlut, Genl. 7 Mai 1870. TABAC EN POUVRE!! Public de Montréal et de la Campagne Je prends la liberté de mettre le public de Montréal et de la Campagne en garde contre des insinuations malicieuses de certaines personnes mal intentionnées qui s'évertuent à vouloir faire croire qu'elles possèdent le secret de la préparation de mon Célèbre Tabac en Poudre, secret que j'ai hérité de mon père et que personne à Montréal n'est encore parvenu à connaître. Le départ d'un de mes employés de mon établissement semblerait laisser croire au public que, par son entremise, on se procurerait à bon compte ce secret. Mais je suis social avec laquelle je prépare le Tabac en Poudre qui se vend à mon établissement depuis au-delà de 50 ans et dont la qualité supérieure est reconnue par tous ceux qui se sont jusqu'à l'approvisionnement à mon magasin. Je dois dire que de longues années de pratique n'ont jamais pu faire connaître aux employés à mon service le secret que seul je possède. Par conséquent, je prie le public et mes platiques en particulier de se tenir en garde contre les avancées aussi fautes que mensongères de certaines personnes qui se font une réclame aussi déloyale que maladroite. Les personnes qui ont pour habitude de faire usage de Tabac en Poudre, n'ignorent pas les dangers qu'elles encourent en se servant de Tabac mal préparé ou de Tabac contenant des essences ou des ingrédients délétères nuisibles à la santé, et qui, très souvent engendrent, par l'introduction de leurs principes dans le système, des maladies très-graves. En faisant usage de mon CÉLÈBRE TABAC EN POUVRE, on peut être certain d'éviter tous ces dangers et tous les inconvénients qui peuvent en être la suite, car la renommée que mon Tabac s'est acquise devant le public canadien depuis au-delà de 50 années est une garantie suffisante de sa qualité et de la pureté de sa fabrication. Ce Célèbre Tabac, déjà expérimenté et analysé par de hautes sociétés médicales, est préparé d'une manière tout à fait particulière et ne peut être égalé par aucun autre Tabac en Poudre fabriqué dans le pays. M. A. DEROCHE, Tobacconiste en Gros et en Détail.



ASSURANCES.



OPPRESSIONS ASTHMES NEURALGIES... La fumée étant ASPIRÉE, pénètre dans la Poitrine, calme le système nerveux, facilite l'expectoration et favorise les fonctions des organes respiratoires.

COMPAGNIE D'Assurance Agricole DU CANADA 180, Rue St.-Jacques MONTREAL.

AUCUN TONIQUE VIN DE QUININE DE CAMPBELL, et aucune Médecine de nos jours a obtenu un Succès Semblable.

La perte essuyée par cette Compagnie dans le feu de St. Jean, N.-B., n'est que de \$4,000, preuve de l'administration prudente des affaires de cette Compagnie.

Assurance sur les Résidences privées et sur les propriétés qui n'offrent aucun risque dangereux.

Cette Compagnie assure contre les pertes par le FEU ou le TONNERRE aux taux ordinaires des Assurances contre le Feu.

WM. ANGUS, Président, A. DESJARDINS, M. P., Vice-Prés., WM. CAMPBELL, Secrétaire, EDW. H. COFF, Gérant Général.

COMPAGNIE D'ASSURANCE AGRICOLE DU CANADA.

180, Rue St. Jacques, MONTREAL.

Capital, - - - - \$1,000,000.

Elle Assure les Fermes et les Résidences Privées.

AVANTAGES OFFERTS:

La compagnie est limitée par sa Charte et n'assume rien de plus hasardeux que les Résidences et les Propriétés des Cultivateurs.



OFFICIERS: WM. ANGUS, Président. A. DESJARDINS, M. P., Vice-Président. EDWARD GOFF, Directeur-Gérant et Sec. J. H. SMITH, Inspecteur en-Chief.

Les personnes désirant s'assurer à cette compagnie devront s'adresser à nos agents des compagnies privées, qui prétendent que la Compagnie qu'ils représentent est la meilleure.

"COMPAGNIE D'ASSURANCE "NATIONALE."

(INCORPORÉE PAR ACTE SPÉCIAL DU GOUVERNEMENT.)

CAPITAL - - - - - \$2,000,000 AVEC POUVOIR D'AUGMENTER JUSQU'A \$5,000,000.

ACTIONS: \$100 CHAQUE.

BUREAU PRINCIPAL, 186, RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

PRESIDENT—ALEX. W. OGILVIE, Ecr., M.P.P. 1ER VICE-PRESIDENT—WILLIAM ANGUS, Ecr. 2ND VICE-PRESIDENT—EDWARD H. GOFF, Ecr. SECRETAIRE—HENRY LEE, Ecr. INSPECTEUR-EN-CHEF—CHS. D. HANSON, Ecr. SOLICITEUR—T. C. HATTON, Ecr.

DIRECTEURS:

ALEX. OGILVIE, Ecr., M. P. P. WILLIAM ANGUS, Ecr. EDWARD H. GOFF, Ecr. DAVID SINCLAIR, Ecr. JOHN MCGAHERAN, Ecr., M. P. P. RICHARD WHITE, Ecr. ALPHONSE DESJARDINS, Ecr., M. P.

BANQUIERS:

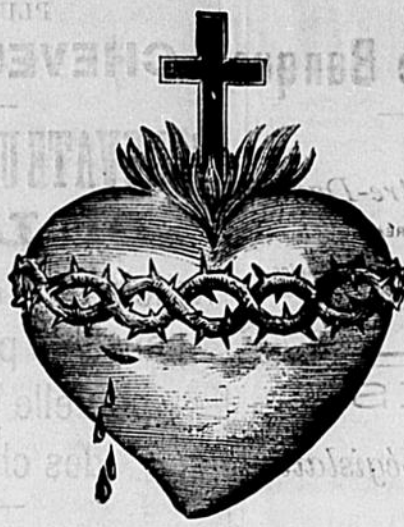
BANQUE D'ECHANGE DU CANADA

PROSPECTUS.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE NATIONALE de Montréal a été incorporée en vertu d'un acte passé à la dernière session du Parlement de la Puissance dans le but de s'occuper des affaires d'assurance.

EDWARD H. GOFF, Administrateur pro-tem.

ORNEMENTS D'EGLISES—LOTTERIE, ETC.



Grande Loterie du Sacré-Coeur

Destinée à venir en aide à la fondation de trois grandes œuvres catholiques: le Carmel, le Collège Commercial des Frères des Ecoles Chrétiennes et l'Eglise de l'Immaculée Conception, la Loterie du Sacré-Coeur mérite à un haut degré l'agénéralité bienveillante du public.

Signé, t EDUARD CHS., Ev. de Montréal.

Evêché de Montréal, 27 Octobre 1877.

39 Bourses en or de la valeur totale de \$14,500 00 500 Lots à bâtir, valeur moyenne \$500.00 250,000 00 3447 Objets de la valeur totale \$142 00

Total \$272,642 00 Les livrets sont de onze billets et se vendent \$10.00.

Prix du billet, \$1.00. Tout billet qui ne porte pas les signatures de F. X. Lanthier, Ecr., Président du Comité de Direction; Benjamin Clément, Ecr., Secrétaire-Trésorier du bureau de Direction et de F. X. Coche, Ecr., Directeur-Gérant, ainsi que le cachet de la Loterie du Sacré-Coeur est une contrefaçon et les porteurs des billets contrefaits seront sévèrement punis.

Les billets sont en vente au Bureau du Directeur-Gérant, à qui doivent être adressées toutes communications par rapport à la Loterie.

Rue Notre-Dame, No. 256, Montréal. F. X. COCHUE, Gérant, 3 Novembre 1877.

MAISON NOTRE-DAME.

MM. E. MATHIEU & FRERE

Avant fait l'acquisition du Fonds de Banque-route d'Epicerie de M. VICTOR TRUDEL, ont transporté leur établissement au magasin occupé par ce dernier.

No. 77, Rue Notre-Dame, Porte voisine du Dr. Pénit, presque vis-à-vis leur ancien magasin.

Ont toujours en main un assortiment de choix et varié d'ÉPICERIES, VINS, LIQUÈRES, etc., etc., de première qualité, vendus à prix réduits.

VIN DE MESSE importé spécialement pour le clergé avec la bienveillante autorisation de Sa Grandeur Mgr. de Montréal. 15 Mai 1877.

ABEL PILON & Cie.

33, RUE DE FLEURUS, PARIS

Crédit Littéraire et Musical

POUR L'ACQUISITION DE LA MUSIQUE ET DES LIVRES

Fourniture immédiate des meilleurs ouvrages de

Littérature, Droit, Sciences, Beaux-Arts, etc.

ainsi que les PUBLICATIONS MUSICALES des principaux éditeurs de Paris

Mode de crédit pour tous les ouvrages du catalogue

Abel Pilon & Cie.

Toute demande jusqu'à vingt piastres est payable une piastre par mois, et au-dessus de cette somme, le paiement mensuel est égal au vingtième du montant de la facture. S'adresser à

M. E. DANSEREAU, 17, Cote St. Lambert, MONTREAL.

Agent de MM. Abel Pilon & Cie., de Paris, pour la Puissance du Canada.

VOIR LES CATALOGUES ET SPÉCIMENS. 22 Juin 1877.

A VENDRE!

IMPRIMEURS et RELEURS

MAGNIFIQUE MACHINE A COUPER LE PAPIER

(A la main) De la célèbre Manufacture de Hoe.

Cette Machine, qui a coûté \$80.00, est en parfait ordre, et n'est vendue que pour faire place à une machine marchant à vapeur.

On peut la voir fonctionner à ce bureau, où elle est en vente.

LIGNE DIRECTE

BOSTON ET MONTREAL.

Route la plus directe par la ligne du Central Vermont.

ARRANGEMENTS D'ETE, COMMENCANT LE 29 MAI 1876.

L'EXPRESS DE JOUR part de Montréal à 9.05 hrs. a.m., arrivant à Boston via Lowell à 9.45 hrs. p.m.

TRAIN pour Waterloo de Montréal à 2.45 hrs. p.m.

EXPRESS DE NUIT de Montréal à 3.00 hrs. p.m., pour Boston via Lowell, Lawrence et Hingham; aussi pour New York via Springfield et Troy, arrivant à Boston à 7.15 hrs. a.m. et à New-York via Troy à 7.00 hrs. p.m., et via Springfield à 12.30 p.m.

TRAINS POUR LE NORD et L'OUEST

EXPRESS DE JOUR de Boston via Lowell à 8 hrs. a.m., de Troy à 8.30 hrs. a.m., arrivant à Montréal à 2.20 hrs. p.m.

EXPRESS-Quitté Troy, N. Y., à 8.30 a.m. arrivant à Montréal à 7.00 p.m. Ce train se relie à Troy avec le Fast Mail Train, quittant New-York à 4 heures du même matin.

EXPRESS DE NUIT de Boston à 6 hrs. p.m. via Lowell et New-York à 3 heures p.m., via Springfield, et via Troy, à 4.00 p.m., arrivant à Montréal à 8.45 hrs. a.m.

Les chars dorénavant Pullman sur les trains express de jour entre Montréal et Boston. Pour les billets et conditions de tarif, s'adresser au bureau du Central Vermont, 158, Rue St. Jacques.

J. W. HOBART, Surtint. Genl. 7 Mai 1876.

A VENDRE

CE BUREAU:

BLANCS de LICENCES

POUR LA CAMPAGNE

Blancs de Licence pour Auberge Blancs de Licence pour Epico-

LIBRAIRIE—MEDECINE, ETC

LIBRAIRIE Imprimerie et Reliure

LIBRAIRIE CHARLES PAYETTE

No. 250, Rue St. Paul, MONTREAL.

Mme. Veuve Chs. Payette, tout en offrant des remerciements au public et ses pratiques pour les généreux encouragements qu'ils ont bien voulu lui accorder jusqu'à ce jour dans le commerce de la librairie, profite de cette occasion pour leur annoncer qu'elle vient de recevoir un assortiment considérable de Livres Classiques et Reliure de Littérature et d'Histoire, etc., etc., qu'elle vend à des prix défiant toute concurrence.

Voici un extrait du Catalogue des ouvrages Canadiens, qu'elle offre au public:

- RIOGRAPHIES de l'Hon. B. Joliette et de M. le Grd. Vic. A. Mansueti, 1 vol. in-12, cartonné... 0.25
CAP AU DIABLE (LE), Légende, par le Dr Dequise; in-8... 0.15
HÉLIKA, Mémoire d'un vieux Maître d'École, par le même; in-8... 0.25
JEAN RIVARD, le Dérégulé canadien, par A. Gérin-Lajoie; 1 vol. in-12... 0.30
JEAN-RIVARD, l'Économiste, par le même; 1 vol. in-12... 0.30
MONTCALM EN CANADA (De), ou les dernières années de la vie de M. de Montcalm (1756-60), par M. de Montcalm; in-8... 0.75
UNE DE PERNE DEUX DE TROUVEES, par G. de Boucheville; 2 vols. in-12... 1.00
ESQUISSE sur le Nord-Ouest, par Mgr. Taché; 1 vol. in-8... 1.00
NOTRE-DAME DE LOURDES, par Henri Lasserre; 1 vol. in-12, 400 pages, cartonné (Édition Canadienne)... 0.50
LA VIE DE POLTESSE ET LE BOSTON, par un prêtre Canadien; 1 vol. in-12... 0.25
SOUVENIRS D'UN EXILÉ CANADIEN, par F. B. Singer; 1 vol. in-12... 0.30
LES ANCIENS CANADIENS, par P. A. de Gaspé, nouvelle édition; 2 beaux vols. in-12, broché... 1.00
HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE, par Edm. Lareau; 1 vol. in-8... 1.00
MELANGES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES, par le même; 1 vol. in-12... 0.60
NOUVEAU TESTAMENT DE NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST (Le), tra. duit de la Vulgate en français, avec des notes explicatives, morales et dogmatiques, pour en faciliter l'intelligence, par Mgr. Baillargeon, Archevêque de Québec; 1 fort volume in-12, peche reliure en cuir... 1.50

Et une foule d'autres.

Ces ouvrages sont expédiés par la poste sans charge extra sur réception du prix et-haut contenu.

AUSI:—Fournitures de Bureaux et de Ecoles, Statues, Chapelets, Images, Livres de Prières, etc., etc., vendus à grande réduction.

LIBRAIRIE CHARLES PAYETTE, 250 RUE ST. PAUL, MONTREAL.

Vis-à-vis la Rue St. Vincent.

N. B.—Tout ordre pour Impression, Reliure, Livres Blancs, etc., exécuté promptement à très bas prix.

Lait de Magnésie, Liquide Concentré de Magnésie

DE PIENIPS.

Cette Magnésie empêche la nourriture des enfants de devenir dure dans l'estomac. Elle est infailible dans les maladies de la vessie; elle règle l'action des intestins, et elle s'adapte particulièrement aux enfants comme un laxatif doux et aussi aux femmes enceintes. Dans les cas ordinaires de la goutte et de la gravelle, Sir Humphrey Davy a prouvé incontestablement l'efficacité de la Magnésie. Cette solution forme des combinaisons solubles avec les sels d'acide Uric, par là, arrêtant leur action nuisible, lorsque d'autres alcalis et même la Magnésie solide ont manqué leur effet. C'est un laxatif agréable, et dans les cas d'irritation de l'estomac par suite d'excès du manger et du boire, son action prompte et douce à dépeiser l'acidité, lui permet de soulager et de remettre en ordre cet organe dans très-peu de temps.

Prix: 50 cts. et \$1.00 la bouteille.

DE VINS & BOLTON, Pharmaciens. Agents pour le Canada.

GOLD

Great chance to make money. We need a person in every town to take subscriptions for the largest, cheapest and best illustrated family publication in the world. Any one can become a successful agent. The most elegant works of art given free to subscribers. The price is so low that almost everybody subscribes. One Agent reports making over \$1500 a week. A lady agent reports taking over 400 subscribers in ten days. All who engage make money fast. You can devote all your time to the business, or only your spare time. You need not be away from home over a night. You can do it as well as others. Full particulars, directions and terms free. Elegant and expensive outfit free. If you want profitable work send us your address at once. It costs nothing to try the business. No one who engages fails to make great pay. Address "The People's Journal," Portland, Maine.

NARCISSE BEAUDRY HORLOGER

ORFEVRE ET BIJOUTIER

44, COTE ST. LAMBERT, MONTREAL.

M. Narcisse Beaudry offre ses remerciements les plus sincères à ceux qui ont bien voulu jusqu'à ce jour lui offrir leur patronage.

Il annonce avec plaisir à ses amis et au public que ses opérations lui ont permis d'augmenter et de varier l'assortiment de ses bijoux et de ses pierres précieuses.

Ses diamants sont de la plus belle eau et le fini artistique avec lequel ils sont enchâssés, témoigne hautement de son habileté et de celle de ses ouvriers. Toutes les variétés des pierres précieuses en usage pour les bagues, sont dans ses vitrines où les connaisseurs auront l'avantage de faire leur choix.

M. Beaudry se charge comme par le passé de la confection de toute espèce de bijoux et il en fournit les matériaux et la main-d'œuvre à des prix défiant toute concurrence.

Au nombre de ses spécialités, M. Beaudry entreprend la réparation des ornements d'Eglise, et il invite tout particulièrement les membres du clergé de cette Province à venir visiter son établissement, 44, Cote St. Lambert.

Réparations faites aux montres des membres du clergé à 25 pour cent meilleur marché qu'ailleurs.

Tout article sortant de son atelier est garanti

PUBLICATIONS.

"Le Franc-Parleur"

ETABLISSEMENT D'IMPRIMERIE ET DE PUBLICATIONS THEOLOGIQUES, PHILOSOPHIQUES, ETC., ETC.

Taux d'abonnement au journal:

Canada ... \$3.00 par année (Payable d'avance)

Etats-Unis (en or) ... \$3.50 (Payable d'avance)

Par numéro, ... 3 centims.

L'abonnement sera de six mois ou d'un an. L'Édition paraît le MARDI et le VENDREDI.

Les frais de poste que les abonnés ont à payer à leurs bureaux de postes respectifs sont de cinq centims par trois mois en Canada, et aux États-Unis ces frais de postes sont payable d'avance.

Tarif des annonces:

Pour une annonce ordinaire de Naissance, de Mariage ou de Décès, 50 centims; gratis pour nos abonnés; pourvu que dans les deux cas elle ne contienne pas plus de 15 mots. Informations vivs, etc. publiés dans le corps du journal par la manière courante, 2 centims par mot pour chaque insertion; même prix pour les nécrologies. Et pour toute annonce concernant le commerce, 8 centims la ligne pour la première insertion, et 2 centims la ligne pour chaque insertion subséquente.

Les annonces doivent être envoyées avant le Lundi et le Jeudi soir.

Toute annonce envoyée sans mentionner le nombre d'insertions voulu, sera publiée jusqu'à avis contraire.

Une remise libérale est accordée pour des annonces à long terme.

Il sera tenu aucun compte des écrits anonymes. Les manuscrits non insérés sont détruits.

BUREAU DU "FRANC-PARLEUR"

22, Rue St. Gabriel, Montréal.

On exécute au bureau les impressions de toutes sortes en Français et en Anglais, tels que PLACARDS, FACTUMS, LIVRES, CIRCULAIRES, CARTES DE VISITES, etc., etc.

A UN PRIX EXTREMEMENT REDUIT.

Les Lettres Funéraires reçoivent toute notre attention et la plus grande ponctualité, au plus bas prix.

Liste des Blancs

Vendus à ce Bureau.

AVOCATS.

Saisie-Gagerie Déclaration sur Compte, C.C. Déclaration sur Compte, C.S.— Jugement de Distribution Inscription au Mérite Comparation Brefs de Certiorari Conseil à l'Enquête Demande de Plaider

Saisie-Arrêt sur Jugement Saisie-Arrêt avant Jugement Opposition afin de Distraindre Affidavit pour Jugement Subpœna, C.C. Subpœna, C.S. Lettres d'Avocats Dossiers—Réponses à Articulations de Faits

Saisie Revendication Opposition afin de Conserver Déclaration Hypothécaire Inventaire de Production Contestation d'Opposition Motion pour Règle Nisi. HUISSIERS.

Saisie-Exécution, française Saisie-Exécution, anglaise Saisie-Gagerie, française Saisie-Gagerie, anglaise Blanc d'Annonce, française Blanc d'Annonce, anglaise Avis de Vente, français Avis de vente, anglais

Saisie au Shérif, (Meubles) Acte de Faillite, français Acte de Faillite, anglais Procès-Verbaux de attachment Saisie au Shérif, (Immeubles); NOTAIRES.

Baux, petite forme Baux, grande forme, français Baux, grande forme, anglais Blancs de Billets Protêts pour Billets Baux Privés, français Transport Cession Contrats de Vente, AUBERGES.

Licence pour Auberge, française Licence pour Auberge, anglaise Licence pour Epicier, française Licence pour Epicier, anglaise, MUNICIPALITÉS.

Rôle de Perception Feuilles de Livre de Renvoi.

Ces Blancs sont imprimés sur bon papier, et ne laisse rien à désirer sous le rapport de la forme.

REMARQUES

Les répondants sont priés de n'écrire que pour le public des choses intéressantes et utiles. Dans aucun cas ils ne sont dispensés de faire connaître leur nom, au moins aux rédacteurs.

Les manuscrits déposés ne sont point rendus. Les journaux qui seront gagnés, ainsi que toutes communications se rapportant à la rédaction et à l'administration du Journal, devront être adressés, franc de port, à M. ADOLPHE OULMET, bureau du "Franc-Parleur," No 22 Rue St. Gabriel, Montréal.

Toute personne qui nous fournira cinq abonnements, aura droit à la réception gratis du Franc-Parleur, pendant un an.

LE FRANC-PARLEUR

22, Rue St. Gabriel, Montréal.